

THE UNIVERSITY OF MANITOBA

LES LIENS AMOUREUX
DANS LES ROMANS DE SIMONE DE BEAUVOIR

BY

MARCEL NOUVET

A THESIS

SUBMITTED TO THE FACULTY OF GRADUATE STUDIES
IN PARTIAL FULFILMENT OF THE REQUIREMENTS FOR THE DEGREE
OF MASTER OF ARTS

DEPARTMENT OF FRENCH AND SPANISH

WINNIPEG, MANITOBA

AUGUST 1975

Les Liens Amoureux dans les Romans de Simone de Beauvoir.

by Marcel Nouvet

A dissertation submitted to the Faculty of Graduate Studies of
the University of Manitoba in partial fulfillment of the requirements
of the degree of

Master of Arts

© 1975

Permission has been granted to the LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF MANITOBA to lend or sell copies of this dissertation, to the NATIONAL LIBRARY OF CANADA to microfilm this dissertation and to lend or sell copies of the film, and UNIVERSITY MICROFILMS to publish an abstract of this dissertation.

The author reserves other publication rights, and neither the dissertation nor extensive extracts from it may be printed or otherwise reproduced without the author's written permission.

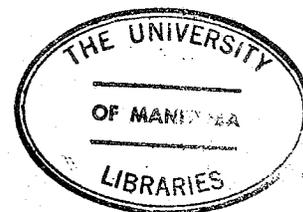


TABLE DES MATIERES

Introduction.....	1
1 ^{er} chapitre. <u>L'Invitée</u>	6
2 ^e chapitre. <u>Le Sang des autres</u>	21
3 ^e chapitre. <u>Tous les hommes sont mortels</u>	37
4 ^e chapitre. <u>Les Mandarins</u>	56
5 ^e chapitre. <u>Les Belles Images</u>	87
Conclusion.....	102
Bibliographie.....	116

INTRODUCTION

Invariablement, le nom de Simone de Beauvoir est associé à ses essais philosophiques, comme Pour une morale de l'ambiguïté ou Pyrrhus et Cinéas, et à ses études historico-sociologiques: Le Deuxième Sexe, La Vieillesse. Peu nombreux sont ceux qui rappellent sa contribution au roman du vingtième siècle en France. Et pourtant, L'Invitée, son premier écrit à être publié, est un roman; le premier parmi les cinq qui, à ce jour, constituent la partie romanesque de l'oeuvre de Simone de Beauvoir.

La méconnaissance des romans beauvoiriens nous a à la fois attiré vers eux et inquiété: d'une part, l'absence presque complète de comptes rendus critiques ou d'études sérieuses sur les romans de l'auteur promettait de nous simplifier la tâche en nous donnant une plus grande liberté dans l'expression de nos idées; d'autre part, cette carence exigeait de nous une plus grande originalité dans l'étude que nous nous sommes finalement décidés à faire, et qui s'intitule "Les Liens amoureux dans les romans de Simone de Beauvoir."

Pourquoi avons-nous choisi ce sujet, qui, il faut le reconnaître, relève d'une optique fort classique? Aucun des romans de notre écrivain n'est, à proprement parler, un

roman d'amour; mais les liens amoureux, ou plutôt les tentatives faites par les personnages pour établir ou défaire des liens amoureux, occupent, dans tous les romans, une place majeure; ce qui montre bien, selon nous, l'intérêt tout particulier que Simone de Beauvoir attache à ce sujet.

L'amour entre deux êtres, est-il réalisable, est-il désirable? La coexistence avec un autre être humain, est-elle possible? Hommes et femmes sont des êtres égaux; mais chaque sexe éprouve des besoins propres, selon le conditionnement imposé par notre société: la femme veut se construire un nid qui la protégera contre les intempéries de l'existence, l'homme éprouve un besoin d'aventure; c'est là un problème sur lequel Simone de Beauvoir s'est penchée dans Le Deuxième Sexe. Comment ces besoins différents affectent-ils la mécanique d'une relation amoureuse? Est-ce que ces désirs, qu'on nous a appris à prendre pour des désirs instinctifs, sont conciliables? Autant de questions que l'auteur semble essayer de résoudre en plaçant ses personnages romanesques dans des situations amoureuses qui demandent des solutions appropriées.

Ces questions intéressent toujours le lecteur d'aujourd'hui, non pas parce qu'elles sont classiques, mais parce qu'à notre époque, pour notre génération, elles sont d'une grande actualité. Comment pouvons-nous partager notre vie avec un autre être, sans toutefois nous sentir

prisonnier?

Notre but est donc d'examiner les liens amoureux dans les romans beauvoiriens, et d'essayer de comprendre ce qui apporte l'harmonie, ou la dissonance, aux couples évoqués. Nous essaierons d'établir si le point de vue de Simone de Beauvoir est fixe ou s'il évolue dans ses romans qui s'échelonnent sur treize années, et surtout si la romancière croit qu'il y a une réponse, optimiste ou pessimiste, mais définitive à ces questions.

Ainsi qu'il en est pour de nombreux romanciers, les héros romanesques de Simone de Beauvoir ont pour point de départ des personnes qu'elle a rencontrées dans la vie. De nombreux critiques ont braqué leur projecteur, en particulier dans le cas de L'Invitée et des Mandarins, sur les ressemblances des protagonistes avec des personnes connues ou fréquentées par la romancière. Cette perspective ne nous attire pas outre mesure et nous refusons de la faire nôtre, car elle méconnaît la spécificité de la création esthétique. Simone de Beauvoir s'est d'ailleurs adressée à ces "critiques-détectives" dans La Force des choses:

Peu importe dans quelle mesure et de quelle manière la fiction s'inspire au [sic] donné: elle ne s'édifie qu'en le pulvérisant pour le faire naître à une autre existence. Les commères qui se penchent sur cette cendre laissent tout échapper de l'oeuvre qu'on leur propose et ce qu'elles atteignent n'est rien; aucun fait n'a de vérité s'il

n'est placé dans son contexte vrai.¹

Plutôt que de prêter des idées arbitraires à notre auteur, nous nous en tiendrons à celles qu'elle illustre elle-même dans ses romans, et à celles qu'elle exprime dans ses autres écrits.

Notre étude se divise en cinq chapitres, un pour chaque roman. Ce plan peut sembler, à prime abord, fort banal, mais nous avons choisi de procéder de cette façon, afin d'être aussi précis que possible dans l'étude de tous les liens amoureux de ces cinq romans, et de mieux dégager ainsi le point de vue de la romancière. Nous aimerions ajouter que, puisque des personnages tels que Denise, Marcel, Béatrice, Lambert, Dominique, etc., ne sont pas des personnages bien familiers pour le lecteur, il valait mieux les laisser dans leur contexte propre, celui du roman dont ils sont les protagonistes.

Simone de Beauvoir est à notre avis le peintre le plus autorisé de la femme. Que nous dit-elle dans ses romans de la partenaire de l'homme? Dans quel ensemble de relations personnelles place-t-elle l'homme et la femme du vingtième siècle? Simone de Beauvoir philosophe sait-elle appliquer ses idées à la réalité humaine? C'est dans

¹

Simone de Beauvoir, La Force des choses (Paris: Collection Soleil, Gallimard, 1963), p. 287.

l'espoir de trouver des réponses à ces questions que nous avons entrepris notre étude.

1. L'INVITÉE

Une tentative vaine pour élargir un amour que deux êtres croient à tort indestructible, c'est là le sujet traité par Simone de Beauvoir dans son premier roman, L'Invitée.

Pierre Labrousse et Françoise Mignal, le couple idéal, invitent une ancienne élève de Françoise, Xavière Pagès, à venir cohabiter avec eux, à leurs frais, dans le même hôtel. Par sa présence, physique et morale, la jeune fille de vingt ans met en question le couple Pierre-Françoise, et marque ainsi la réalité éphémère d'un amour tenu pour acquis par ces derniers.

Qui porte la responsabilité de l'échec--prévisible pour le lecteur--de ce ménage à trois? Doit-on seulement blâmer Xavière, incriminer son refus d'admettre l'existence de Françoise, celui de rendre l'amitié et l'amour qui lui sont témoignés par Pierre et Françoise, son refus aussi d'accepter que l'amour qui lui est prodigué par ses deux amis ne puisse être exclusif, ainsi que son besoin démoniaque d'opprimer les autres pour se prouver son existence? En 'transcendant son existence'¹, en étouffant ses sentiments,

¹

Maurice Merleau-Ponty, "Le Roman et la métaphysique", Cahiers du Sud, no. 270 (mars-avril 1945), p. 206.

sa jalousie et sa haine, Françoise n'est-elle pas aussi en faute? Pierre n'est-il pas un peu coupable aussi par son abus d'une liberté que lui a consentie Françoise, ainsi que par son refus de voir que ses actes peuvent affecter ce que naïvement il croit fixe, l'amour qui le lie à Françoise? C'est à toutes ces questions que nous allons tenter de répondre.

Considérons d'abord les caractéristiques de l'amour liant Pierre et Françoise, tel qu'il est évoqué au début du roman. Une première lecture, superficielle, ne nous laisse que de l'admiration, de l'envie même, pour cette entente idéale qui unit les deux protagonistes. Pierre et Françoise s'aiment d'un amour profond, qu'ils ont choisi de ne pas régulariser par un mariage. D'un commun accord, ils se laissent l'un à l'autre une liberté totale et se sont promis de tout se dire. Tous deux croient qu'ils se complètent, que leur avenir, leur vie, ne font qu'un: "Toi et moi, on ne fait qu'un; c'est vrai, tu sais, on ne peut pas nous définir l'un sans l'autre"², affirme Pierre à sa compagne, dans un élan de tendresse. C'est donc, dans son libéralisme extrême, une relation inusitée, fondée sur l'honnêteté et une réciprocité totale des sentiments.

C'est un amour qui, toutefois, nous met rapidement

²

Simone de Beauvoir, L'Invitée (Paris: NRF, Librairie Gallimard, 1943), p. 25.

mal à l'aise; car Pierre semble abuser de sa liberté, en entretenant de nombreux rapports--qu'il reconnaît frivoles³-- avec les femmes qu'il a l'occasion de rencontrer. Il ne triche pas, car lui et Françoise ont convenu de son droit d'entretenir d'autres liaisons, mais le ton insouciant qu'il affecte avec Françoise pour parler de ses rencontres est tout de même un peu surprenant: Canzetti, objet d'une de ces aventures, se donne à lui, car elle le "prend pour un grand homme, et elle s'imagine que le génie lui remontera du sexe au cerveau"⁴, explique-t-il à Françoise en riant de cette maîtresse provisoire. En fait, Labrousse nous paraît quelque peu frivole, insouciant, inconscient, et incarne la mentalité du "mâle", dénoncée à juste titre par les féministes comme Simone de Beauvoir. Malgré ses trente ans, il fait preuve d'une puérité surprenante dans son usage de la liberté. Il considère l'amour qui l'unit à sa compagne comme indestructible, inaltérable, fixe. Il lui sera difficile de comprendre que, comme une existence, un amour se fait continuellement, que de même qu'une existence, un amour ne peut pas se figer à un certain niveau, serait-ce au plus élevé.

Françoise, pour sa part, a choisi d'être fidèle.

³
Ibid., p. 24.

⁴
Ibid., p. 25.

C'est un choix auquel elle avoue s'être 'résignée'⁵, lorsque Gerbert l'accuse d'avoir "une vie plutôt rangée."⁶ Elle s'est résignée à n'aimer qu'un seul homme, Pierre; pour cette raison elle refuse de laisser s'épanouir les sentiments qu'elle commence à ressentir pour Gerbert. Sans regret, elle les étouffe, choisissant ainsi la passivité.

Comme elle choisit de nier ce qu'instinctivement elle semble désirer, il n'est pas douteux qu'elle a renoncé aussi à la haine, à la jalousie, à tout mouvement instinctif du coeur qui pourrait l'éloigner de son amant. Pourtant, même avant l'entrée en scène de Xavière, l'auteur n'a pas négligé de nous faire savoir que Françoise peut être jalouse, qu'elle n'est pas aussi détachée que ses conversations avec Pierre pourraient nous le faire croire. N'est-ce pas de la jalousie, de l'envie, qu'elle ressent lorsqu'elle pense aux femmes possédées par Gerbert?⁷ Elle a choisi de mener une vie calme, sans surprises, elle a choisi de se retirer de l'existence-- "les choses qui n'existent pas pour moi, il me semblent qu'elles n'existent absolument pas."⁸ indique-t-elle--et la

⁵
Ibid., p. 14.

⁶
Ibid., p. 14.

⁷
Ibid., p. 16.

⁸
Ibid., p. 14.

dernière phrase du premier chapitre, sans souligner l'erreur de cette attitude, nous en suggère déjà le péril: "C'était un renoncement définitif et sans récompense."⁹

Pourquoi, peut-on se demander, a-t-elle choisi cette retraite hors de la vie, hors des sentiments? Pourquoi représente-t-elle au début du roman "une existence qui se vide à force de se transcender"¹⁰? C'est que, si Pierre incarne dans un certain sens l'idée traditionnelle qu'on se fait du "mâle", Françoise, elle, incarne l'idée traditionnelle que l'on se fait de la "femelle". Elle est timide, elle a besoin de se sentir en sécurité, dans les bras d'un homme, d'un seul homme; elle a besoin de situer son existence à l'intérieur de celle d'un homme, elle ne veut vivre que par un autre, elle cherche à se faire un nid qui la mettra à l'abri de l'existence. Tentative futile, Simone de Beauvoir en donnera la preuve.

Tout à coup, ce ménage apparaît menacé. Sans doute, Pierre et Françoise s'aiment-ils d'un grand amour; sans doute, existe-t-il entre eux une véritable réciprocité de sentiments; sans doute, ne se cachent-ils rien; mais la conception qu'ils se font de la vie--l'un voulant la vivre

⁹
Ibid., p. 17.

¹⁰
Maurice Merleau-Ponty, op. cit., p. 207.

pleinement, l'autre voulant s'en retirer--ne nous permet pas de présager un bel avenir pour leur amour.

Le profond déséquilibre qui caractérise leurs relations et que, permet seule la passivité de Françoise, donne à penser qu'une tentative pour incorporer d'abord une troisième personne à ce ménage--dans l'attente d'agrandir le cercle encore plus¹¹--devrait se solder par un échec.

Il n'est pas surprenant que deux êtres si différents puissent avoir des relations harmonieuses, puisque l'un d'eux, Françoise, grâce à la "vie rangée" qu'elle mène, a choisi de se connaître seulement à travers les yeux de son compagnon, dont elle ne conteste pas la façon de vivre. Mais la présence constante d'un autre être risque assez de les désunir, celui-ci devant accuser le dangereux déséquilibre qui existe déjà au sein du couple.

"L'Invitée est une étude de la jalousie. C'est en même temps une étude de l'impossibilité dans laquelle les hommes se trouvent de cohabiter vraiment..."¹² souligne Hourdin. C'est à l'ancienne élève de Françoise, Xavière, que revient le rôle de catalyseur dans les réactions qu'analyse Simone de Beauvoir. Sans Xavière, Françoise aurait

11

Simone de Beauvoir, L'Invitée, p. 238.

12

Georges Hourdin, Simone de Beauvoir et la liberté (Paris: Editions du Cerf, 1962), p. 95.

continué de se figer dans la passivité, sans Xavière l'harmonie initiale du couple n'aurait jamais été tout à fait compromise.

Xavière est jeune, impulsive, gâtée, égoïste et attirante. Elle accepte de venir habiter à Paris aux frais de Pierre et de Françoise, afin d'échapper à une vie de province, à une vie de famille, qu'elle trouve morne. A Paris, elle refuse de chercher du travail, ou au moins d'apprendre un métier--si l'on excepte les quelques cours de théâtre qu'elle suit, sans enthousiasme d'ailleurs--sous prétexte qu'elle ne sait rien faire, que cela n'avance à rien. Dans son étude, intitulée Simone de Beauvoir, Gennari écrit que Xavière "est, avant tout, une conscience extraordinairement affirmée."¹³ Nous croyons plutôt que Xavière est avant tout une conscience qui ressent un besoin extraordinaire de s'affirmer; c'est pour cette raison qu'elle empiète sur la vie des autres, qu'elle ne peut rendre amitié ou amour, enfin, qu'il lui est impossible de coexister avec les autres. Elle cherche à affirmer son existence en s'imposant aux autres, en leur faisant mal; en se faisant mal, à elle-même aussi, dans une scène--que l'Ivich (qui nous rappelle beaucoup Xavière) des Chemins de la liberté reproduira--où elle se brûle la paume

13

Geneviève Gennari, Simone de Beauvoir (Paris: Editions Universitaires, 1959), p. 42.

de la main avec une cigarette.¹⁴

Reconnaissons que c'est plus par égoïsme que par générosité que Françoise a finalement suivi les conseils de Pierre en invitant Xavière. C'est au centre même de son monde qu'elle décide, un peu par goût de l'aventure--"ce qui la tentait justement, c'était ce léger parfum de risque et de mystère."¹⁵--d'introduire Xavière; par goût de l'aventure, dans le sens où elle désire conquérir cet être qui rejette toutes les conventions sociales, qui obstinément se révolte, et semble rejeter aussi toute tentative de rapprochement faite par Françoise. L'amitié, l'amour maternel, fraternel et peut-être sexuel qu'elle ressent pour Xavière, est donc fondé principalement sur des raisons personnelles, égoïstes: le besoin de se distraire, le besoin d'agrandir le domaine de son existence.

Aurait-elle invité Xavière, si elle avait su que cette petite distraction allait tourner à la catastrophe? Le dénouement de l'action montre clairement qu'elle se serait abstenue.

Cependant le mal est fait, l'action se noue, lorsque Xavière vient s'installer dans leur hôtel. "Cette petite

¹⁴ Simone de Beauvoir, L'Invitée, p. 293.

¹⁵ Ibid., p. 33.

existence triste"¹⁶ que Françoise se proposait de changer en "belle petite existence toute dorée"¹⁷, se transforme en un cancer qui met en danger tout ce qu'il touche, et plus particulièrement l'amour entre Pierre et Françoise.

Françoise est très vite sensible au fait que Pierre et elle ne voient pas l'invitée de la même façon--comme il en était normalement de tout ce qui touchait à leur monde. Xavière, l'enfant, prend des allures de femme devant Pierre. Flatté par cette adolescente et désireux de lui montrer qu'il est indépendant de Françoise--Xavière ne cachant pas la jalousie qu'elle ressent devant le couple--, Pierre offre tout de suite de faire un "pacte d'amitié personnelle"¹⁸; pacte que Xavière accepte avec "un sourire consentant et charmé; presque un sourire d'amoureuse."¹⁹ C'est un passage-clé qui révèle en Xavière la femme et laisse présager le drame; car tant que Pierre satisfaisait sa manie avouée des conquêtes à l'extérieur du monde qu'il partageait avec Françoise, celle-ci, plus détachée parce que l'aventure de son compagnon

¹⁶
Ibid., p. 19.

¹⁷
Ibid., p. 38.

¹⁸
Ibid., p. 66.

¹⁹
Ibid., p. 66.

ne troublait pas le calme intérieur de leur lien, ne souffrait pas des conséquences de la liberté qu'elle lui avait accordée. Le problème maintenant vient de ce que par sa présence à l'intérieur du couple, élargi en trio, Xavière confronte Françoise à la réalité, la force à être le témoin trop intime d'une idylle.

Fidèle à sa philosophie de 'résignée', et se disant qu'il n'y a "rien à faire, aucun moyen de revenir en arrière"²⁰, Françoise étouffera sa jalousie, son hostilité grandissantes, jusqu'au meurtre qui mettra un point final à l'impérialisme de Xavière.

C'est un impérialisme qui consiste non seulement en la conquête de Pierre, mais aussi en un refus de s'intégrer complètement au trio, de se donner complètement aux autres, comme eux se donnent à elle. Ce refus place Françoise surtout, dans une position plus vulnérable.

Merleau-Ponty l'a souligné: pour Xavière "il y a [...]un genre d'intimité auquel elle se dérobera toujours; on vit à côté d'elle, on ne vit pas avec elle."²¹ La chambre de Xavière à l'hôtel Bayard symbolise ce refus de réciprocité. Après chaque sortie, elle s'y cache pour être seule,

²⁰

Ibid., p. 69.

²¹

Maurice Merleau-Ponty, op. cit., pp. 202-203.

et Françoise apprend très vite "à ne jamais frapper chez elle à l'improviste"²². Alors que Françoise lui a livré son univers, Xavière conserve son sanctuaire, sa chambre.

Tout au long de la tumultueuse liaison qu'elle a avec Pierre, Xavière, par sa présence comme par ses paroles, ne permet jamais à Françoise d'oublier que sa place à l'intérieur du trio est moindre que celle de l'invitée. "Xavière aurait voulu sentir Pierre libre et seul en face d'elle"²³, et chaque fois qu'elle rallume sa liaison avec lui, elle cherche à "établir entre eux une complicité sournoise"²⁴, dont le but est naturellement d'exclure Françoise du trio.

Incapable de se faire aimer par Xavière, pour laquelle elle ressent une vive sympathie, un amour à la limite parfois de l'admissible, Françoise se résigne au rôle de spectatrice, et d'intermédiaire dans l'idylle entre Pierre et Xavière, plutôt que d'abandonner le trio et de perdre ainsi tout contact avec Pierre. A la merci des humeurs de Xavière, elle savoure parfois quelques moments de joie, quand Xavière veut bien les lui accorder, surtout lorsque la jeune fille est en désaccord avec Pierre.

22

Simone de Beauvoir, L'Invitée, p. 39.

23

Ibid., p. 242.

24

Ibid., p. 369.

Il est un peu étonnant que Françoise s'accroche pendant si longtemps au trio, même quand elle sait qu'elle n'en est pas un membre égal. Finalement, meurtrie par toutes les expériences que lui font subir les deux autres, elle n'essaie plus de nier ses sentiments:

En face de Xavière, elle sentait avec une espèce de joie se lever en elle quelque chose de noir et d'amer qu'elle ne connaissait pas encore et qui était presque une délivrance: puissante, libre, s'épanouissant enfin sans contrainte, c'était la haine.²⁵

Pour la défense de Pierre qui tombe dans le piège qu'incarne Xavière, il faut reconnaître qu'il n'agit pas de façon sournoise envers Françoise. Il est naïf, et la passivité de Françoise, son refus de demander à Pierre de rompre avec Xavière, son refus même de lui faire sentir la contrainte qu'elle ressent, contribuent grandement à le maintenir dans son attitude puérile. Il est en fait complètement ensorcelé par Xavière, qui réveille en lui ce "besoin maniaque"²⁶, il l'avoue plusieurs fois, de conquérir. Sa naïveté peut nous sembler difficile à accepter étant donné ses trente ans, mais reconnaissons que, pour lui, l'amour qu'il ressent pour Françoise est indestructible; Pierre ne voit pas comment

²⁵Ibid., p. 369.

²⁶Ibid., p. 171.

ses actes, ses aventures, pourraient modifier ce qu'il croit avoir acquis pour la vie.

Françoise qui, comme nous l'avons indiqué plus haut, commençait à se libérer en donnant aux sentiments--ici la haine et la jalousie--leur place naturelle dans sa vie, se libère complètement lorsqu'elle se donne à Gerbert. Au début du roman, devant ce même Gerbert, elle avait sacrifié le désir qu'elle ressentait, pour conserver sa pureté et sa fidélité à l'égard de Pierre. Après ses vacances avec Gerbert, elle revient à Paris, le coeur plus léger, prête à mener sa propre vie à l'intérieur du trio, et sans prendre Xavière trop au sérieux. Françoise est sortie du monde dans lequel, obstinément, elle s'enfermait; dorénavant, elle refusera de se conserver ce qui "lui avait coûté trop cher naguère [...] l'âme pure."²⁷

La coexistence avec Xavière continue cependant de l'obséder, car la jeune fille refuse d'admettre qu'elle a déjà fait perdre Pierre à Françoise; et la haine, la jalousie, que ressent Xavière lorsqu'elle découvre que Gerbert, qu'elle croyait son amoureux, est lié intimement à Françoise, pousse Françoise, dans un geste passionnel qui encore une fois indique son refus de nier ses sentiments, à anéantir cette

²⁷

Ibid., p. 387.

conscience; tant que Xavière existe, tant que Xavière "sait"²⁸, Françoise se sentira opprimée. La coexistence étant impossible, face au choix "Elle ou moi"²⁹, Françoise choisit de tuer Xavière; se libérant ainsi d'une existence qui gêne la sienne.

A-t-elle tort ou raison de commettre ce meurtre? "L'Invitée n'a rien d'un roman à thèse"³⁰, dira plus tard Simone de Beauvoir, en reconnaissant que le meurtre--peut-être invraisemblable, mais il était pourtant "le moteur et la raison d'être du roman tout entier."³¹--était avant tout un moyen de se purger des mauvais sentiments que lui avait causés l'aventure survenue entre Sartre et Olga.

Malgré le désaveu formel de Simone de Beauvoir, il nous semble que L'Invitée possède quand même une certaine valeur didactique. Certes le meurtre n'était pas absolument nécessaire, même s'il signifie l'anéantissement d'une existence oppressive plutôt que la destruction physique d'un être. Mais l'intérêt du roman est dans l'étude d'une tentative

²⁸
Ibid., p. 413.

²⁹
Ibid., p. 418.

³⁰
Simone de Beauvoir, La Force de l'âge (Paris: NRF, Librairie Gallimard, 1960), p. 348.

³¹
Ibid., p. 349.

de coexistence de la part de trois êtres humains. Et dans le cas particulier de Pierre et de Françoise, l'auteur montre combien il est néfaste de fixer l'amour, de le croire inaltérable.

En rapport avec Françoise, le roman apporte aussi une condamnation de l'illusion, pour la femme, de s'obstiner à penser qu'elle est, avec son ami, le centre de l'univers, et que rien d'autre n'existe en dehors de l'existence qu'elle partage avec lui.

2. LE SANG DES AUTRES

Les Juifs crevaient comme des mouches dans des camps de concentration, mais avais-je le droit d'échanger leurs cadavres contre les corps innocents des paysans de France? Je pouvais payer avec mon corps, avec mon sang; mais les autres hommes n'étaient pas une monnaie à mon usage...¹

C'est le problème de la responsabilité, que Simone de Beauvoir a choisi de traiter dans son deuxième roman, Le Sang des autres, publié en 1945; la question et la réponse citées plus haut sont celles du personnage principal du roman, Jean Blomart. C'est à travers lui que Simone de Beauvoir

...traite du problème de la responsabilité qui naît de l'action et des conséquences pour les autres des gestes que nous faisons, des sentiments que nous éprouvons, des paroles que nous prononçons, des croyances que nous tentons d'incarner, des projets que nous réalisons.²

Tout au long du récit Blomart, qui est à la recherche d'une éthique absolue, se pose cette question qui demeure sans réponse définitive. Jean répond ainsi à la préoccupation de l'auteur "de mettre en lumière la malédiction originelle que constitue, pour chaque individu, sa coexistence avec tous

1

Simone de Beauvoir, Le Sang des autres (Paris: NRF, Librairie Gallimard, 1945), p. 114.

2

Georges Hourdin, op. cit., p. 101.

les autres"³.

Dans l'ouverture du récit, intéressante par sa technique, Simone de Beauvoir nous livre les méditations de Jean Blomart qui, veillant auprès d'Hélène agonisante, découvre non seulement combien il l'aime, mais aussi, en revenant sur sa vie, ses fuites et ses silences, dit son lourd fardeau, ses scrupules; et révèle ainsi, combien "la malédiction originelle"⁴ qu'il a toujours ressentie a influencé son attitude devant la politique, la guerre, le terrorisme, aussi bien que ses relations avec Hélène.

Pour nous en tenir au sujet de notre étude sur "Les Liens amoureux dans les romans de Simone de Beauvoir", nous nous proposons d'analyser en profondeur l'amour liant Jean et Hélène; nous étudierons plus superficiellement le couple formé par Marcel et Denise que l'auteur d'ailleurs nous éclaire moins, et seulement à travers les yeux de Jean et Hélène.

De même que Blomart est à la recherche d'une morale absolue, Marcel, lui, est à la recherche de l'art absolu, d'un art qui n'ait pas besoin de la complicité d'autrui--(du public)--pour exister. En peignant des fresques dans un stalag où les Allemands le gardent prisonnier, bouleversé

3

Simone de Beauvoir, La Force de l'âge, p. 558.

4

Simone de Beauvoir, Le Sang des autres, p. 143.

par l'"admiration sincère"⁵ que les prisonniers éprouvent pour son travail, il comprend que sa quête de l'unique absolu n'est qu'un entêtement futile. Cependant, avant de se délivrer de son obsession, "en allant de dénuement en dénuement, d'abstraction en abstraction", il impose "avec calme à sa femme Denise une sorte d'épouvantable calvaire."⁶

Avec Denise, Simone de Beauvoir a sans doute voulu montrer le sort de la femme d'une intelligence normale qui s'attache à un homme supérieur qu'elle n'arrivera pas à comprendre. C'est parce qu'elle l'aimait, parce qu'elle pensait qu'il allait devenir un artiste glorieux, et que cette gloire deviendrait un peu la sienne aussi, que "Denise avait voulu [...] conquérir" Marcel; et "elle l'avait conquis"⁷.

Elle est incapable de comprendre la quête de son mari, incapable de comprendre ce qu'elle appelle "'son complexe'"⁸. Ayant tout misé sur cette vie à deux, sur le succès de son mari, elle se sent, avant qu'il ne se libère, prisonnière, elle aussi.

⁵
Ibid., p. 207.

⁶
Georges Hourdin, op. cit., p. 104.

⁷
Simone de Beauvoir, Le Sang des autres, p. 33.

⁸
Ibid., p. 61.

Vainement elle cherchera à vivre à son propre compte, en s'inscrivant au parti communiste; vainement, parce que son seul but est "de se libérer ainsi du souci de sa propre vie"⁹. De la politique, elle passe à la tentative, vaine aussi, d'écrire un roman. Devant l'obstination continue de son mari avec lequel elle ne sait pas communiquer--lui ne le sait pas mieux d'ailleurs, et il le reconnaît: "Nous ne parlons pas la même langue"¹⁰--elle éclate, et frise la folie, parce qu'elle se sent seule, sans raison d'exister: "Vous avez votre syndicalisme. Marcel a ses échecs. Et Hélène vous a. Mais moi ..., dit-elle dans un espèce de sanglot, moi, je n'ai rien."¹¹

Heureusement, l'occupation, la 'guérison' de son mari au stalag, la Résistance, lui permettront d'entretenir des relations plus saines avec Marcel; mais nous sommes tout à fait d'accord avec G. Gennari, quand elle écrit que Denise est une de ces héroïnes beauvoiriennes chez qui on peut relever "une sorte d'incapacité à être, à créer, à vivre, une sorte de complexe d'échec, vécu en pleine conscience et d'autant plus douloureux."¹²

⁹
Ibid., p. 118.

¹⁰
Ibid., p. 121.

¹¹
Ibid., p. 138.

¹²
Geneviève Gennari, op. cit., p. 68.

Elle est la femme qui a happé un homme au passage, et qui a cherché à établir sa propre existence, à travers la recherche de son compagnon. Rejetée, seule, elle se débat contre l'indépendance qu'il la force à accepter, et ce faisant elle s'enlise de plus en plus dans la folie. Si elle "étouffe près de lui"¹³, c'est parce qu'elle est incapable de vivre sa propre vie, et parce que lui refuse systématiquement de lui offrir son existence, son art, comme raison de vivre.

Marcel et Denise forment un couple impossible parce que celle-ci ne sait pas s'exprimer indépendamment de lui; ce n'est qu'autant que Marcel tolère sa femme, qu'une coexistence est possible. Couple impossible encore, parce qu'elle ne peut pas comprendre ce qui le guide, tandis que lui ne veut pas s'abaisser à essayer de le lui expliquer, sentant que cela serait vain.

La guerre les a pour ainsi dire 'unis'. Qu'arrivera-t-il après la Libération? A nous de le deviner. Nous croyons que le sort de ce couple dépendra surtout du degré de tolérance que Marcel voudra montrer à l'égard de sa femme, car la Denise de la fin du roman ne nous semble pas plus indépendante que celle du début: elle est toujours une femme qui ne vit que pour un homme; elle finira donc toujours par se sentir en marge de la vie. Denise est un type de personnage que nous

13

Simone de Beauvoir, Le Sang des autres, p. 120.

aurons l'occasion de retrouver, car Simone de Beauvoir le reprendra, dans une analyse plus poussée, avec Paule dans Les Mandarins.

Tandis que l'auteur nous a présenté le couple composé de Marcel et Denise dès le début du roman comme une simple donnée, il nous fait vivre intimement la formation d'un amour, positif celui-là, entre Jean et Hélène; positif, parce que c'est un amour sain qui ne s'épanouira que lorsqu'Hélène aura compris qu'elle ne doit pas seulement rechercher un bonheur personnel, égoïste, et que Jean, pour sa part, ne se défendra pas d'agir.

Deux leçons se dégagent de l'histoire du couple que forment Jean et Hélène: pour exister avec une possibilité de survivre, l'amour ne peut pas être exclusif: sinon, il emprisonne; et, pour ne pas échouer, un amour doit être fondé dès le départ sur la sincérité. Nous essaierons donc de montrer comment ces deux idées sont illustrées dans cet amour particulier.

Hélène Bertrand est fille de petits commerçants. De nature impulsive--"Quand elle était petite, elle faisait ce qu'elle avait envie de faire sans jamais hésiter."¹⁴--, elle est révoltée par l'idée d'une vie ordonnée, monotone, trop facile, qu'elle entrevoit devant elle; perspective qui lui

14

Ibid., p. 35.

laisse "un goût quotidien de graisse figée"¹⁵ dans la bouche. Cette peur de sombrer dans la monotonie, la routine, l'indifférence, beaucoup parmi nous l'ont ressentie; ce risque tient souvent au refus d'admettre que nous sommes ce que nous faisons, et cette vision grise du monde est une vision personnelle que nous nous imposons par nos actes ou non-actes mêmes.

Mlle Bertrand voudrait échapper, grâce à son fiancé Paul, au pouvoir de cette matière gluante dans laquelle elle se croit enfoncer. Elle pense qu'elle y parviendrait, s'il lui garantissait la singularité de sa vie de femme et de son être. Elle recherche donc un amour exclusif, ne veut pas être pour Paul une femme parmi tant d'autres, voudrait qu'il la considère comme la femme unique au monde.

Malheureusement pour elle, Paul Périer est un ouvrier, d'origine prolétarienne; il se refuse à tout individualisme, et considère que sa tâche principale, en dehors de son métier, est son activité au sein du parti communiste. Il aime Hélène avec dévouement et fidélité, mais il refuse de laisser cet amour représenter toute raison d'exister, et il ne veut pas qu'elle se sente "tellement précieuse à ses yeux"¹⁶.

Fatiguée de 'mijoter dans son propre suc'¹⁷, elle

¹⁵
Ibid., p. 36.

¹⁶
Ibid., p. 41.

¹⁷
Ibid., p. 40.

est intriguée par Blomart qui lui paraît sûr de lui-même, et capable de lui révéler le sens de la vie.

Reconnaissons que, dans un certain sens, Hélène a de bonnes raisons de refuser la vie tranquille, le "bonheur modeste: la chambre proprette, le boeuf qui mijote au milieu des petits oignons, le cinéma avec les esquimaux à l'entr'acte ..."18, que lui offre son fiancé qui croit sincèrement qu'elle devrait en être ravie. La femme d'aujourd'hui, ne se débat-elle pas toujours contre ce même genre de conditions imposées par les normes de notre société? Cependant, Hélène a tort de vouloir remédier à ce problème en se donnant pour but l'accaparement de Blomart. Elle rejette la vie tranquille--que d'ailleurs elle n'hésitera pas à désirer lorsque Blomart lui proposera le mariage--offerte par Périer, afin de se lancer à la conquête d'un homme qu'elle n'est pas sûre de pouvoir s'attacher. Sa décision, bien que courageuse, est égoïste, puérile: elle a tort de penser qu'elle doit posséder quelqu'un d'autre pour donner un sens à sa vie.

De son côté, Blomart n'est pas sans complexes, non plus. Issu d'une famille bien bourgeoise, il est dominé par des scrupules depuis sa jeunesse, depuis qu'il a compris que dans la guerre des classes, il fait partie des exploités. Il quitte le foyer familial, se fait ouvrier, s'inscrit au

18

Ibid., p. 75.

Parti, rencontre Marcel, dont il influence, sans chercher à le faire, le frère, Jacques. Celui-ci, après s'être inscrit au Parti, est abattu lors d'une émeute. A la suite de la mort de son ami, Jean, en se prêtant un rôle exorbitant, se croit le seul responsable de la mort de ce dernier. Cette mort, et le sentiment de culpabilité qu'elle lui donne, le décident à se dissocier totalement du Parti. Deux ans plus tard il reprend le travail syndical, en prenant soin cependant de ne jamais influencer qui que ce soit.

Simone de Beauvoir écrira au sujet de Blomart: "il se réfugiait dans l'abstention: neutralité politique, refus des engagements sentimentaux"¹⁹. En effet, déjà avant de connaître Hélène, il aime Madeleine parce qu'elle n'est pas exigeante; en le laissant complètement libre, elle n'inquiète pas sa passivité, et elle est donc, pour lui, une relation idéale; il se l'avoue lui-même: "aucun engagement ne nous liait."²⁰

Hélène qui se dresse devant lui, avec sa spontanéité, sa franchise, son désir avoué de se faire une place auprès de lui, le met au pied du mur, et le force à prendre conscience du fait que ses fuites et ses silences, sa passivité, sont aussi lourds de conséquences qu'une vie engagée. En lui

19

Simone de Beauvoir, La Force de l'âge, p. 555.

20

Simone de Beauvoir, Le Sang des autres, p. 71.

demandant carrément, "Je ne vous suis pas sympathique?"²¹, en ne cachant pas sa jalousie de Madeleine—"Elle suffoquait de jalousie avec une impudeur qui me fit rire au dedans de moi-même"²², (déclare-t-il, lui qui est tellement habitué à cacher ses sentiments)--, en le poursuivant, par des lettres, à l'atelier, dans la rue, elle menace la vie qu'il s'est faite: "une vie sans compromis, sans privilège, qui ne devait rien à personne, et qui ne pouvait pour personne être une source de malheur."²³

Eloignée par le "visage de bois", les "paroles glacées"²⁴ de Blomart qui cherche à feindre l'indifférence parce qu'il a peur de s'engager, Hélène se donne à Pétrus. L'avortement qu'elle subit trois mois plus tard force Blomart à prendre conscience que, devant elle, il ne peut simplement s'écarter: "j'avais fui, et ma fuite avait bouleversé sa vie."²⁵

Alors que dès les premières rencontres, elle lui a été fort sympathique—"J'ai souri [.] ; j'aimais ce visage."²⁶-- il refuse de s'engager sentimentalement au départ, et fréquente Hélène surtout pour lui faire plaisir. A notre avis, Blomart n'est pas un personnage très vraisemblable à ce

²¹
Ibid., p. 56.

²²
Ibid., p. 71.

²³
Ibid., p. 65.

²⁴
Ibid., p. 83.

²⁵
Ibid., p. 93.

²⁶
Ibid., p. 54.

moment-là: il nous est difficile d'imaginer en son cas qu'il puisse bénéficier de tous les droits auxquels un amoureux peut s'attendre, sans toutefois se sentir amoureux d'Hélène. Un homme aussi sensible que le Blomart du début du roman, pourrait-il maintenant faire preuve d'une telle insensibilité? Nous ne le croyons pas. Il est difficile aussi de croire qu'il puisse maintenir des relations sexuelles avec Madeleine alors qu'il avoue ne pas en avoir envie. Est-ce excès ou manque de scrupules? Nous croyons qu'ici Simone de Beauvoir soumet son personnage un peu trop rigide à ses besoins romanesques. Est-ce en partie ce que l'auteur admettra plus tard, lorsqu'elle écrira, au sujet du Sang des autres: "ce qui me frappe, c'est combien mes héros manquent d'épaisseur."²⁷

Toujours est-il, que de fil en aiguille, confronté par cette femme qui l'aime et qui demande à être la seule dans sa vie, désireux de la rendre heureuse, Jean lui propose le mariage, et lui ment quand il affirme: "Tu m'es nécessaire parce que je t'aime"²⁸. En un certain sens d'ailleurs, ce n'est pas un mensonge, puisqu'il se rendra compte plus tard qu'il l'aimait; mais à ce moment précis de sa vie son engagement est une tentative sans honnêteté pour échapper à la malédiction

27

Simone de Beauvoir, La Force de l'âge, p. 559.

28

Simone de Beauvoir, Le Sang des autres, p. 127.

originelle qu'il sent peser sur lui: en s'occupant de faire le bonheur d'Hélène, il n'aura pas le temps de penser à son propre malheur. Ayant constaté que l'inaction, la passivité, cause autant de mal que l'engagement, il croit avoir trouvé la solution dans le mensonge, avouant: "Hélène ne soupçonnait pas que chaque minute perdue était dorénavant pour moi une minute sauvée."²⁹

L'amour, peut-il être fondé sur la fausseté? Non, Simone de Beauvoir ne tardera pas à en faire la preuve.

Hélène, elle, n'a pas changé de position, elle a réussi à conquérir un être qui lui permet de se sentir désirée, exigée, unique. Tout en étant celle qui par sa persévérance a préparé le mensonge de Jean, elle en est aussi la victime innocente. Elle semble pressentir la fragilité de cette existence qu'elle ne veut mener qu'avec Jean, lorsque Denise fait sa crise au restaurant, mais elle étouffe son angoisse pour se presser "dans les bras de Jean, à l'abri."³⁰ L'absence de la réciprocité qu'elle recherche, que Blomart a accepté de lui donner, est ce qui va hâter la rupture.

Blomart s'était vite résigné à ne pas tenter de parler politique avec elle, car Hélène lui faisait, dans ces moments-là,

29

Ibid., p. 145.

30

Ibid., p. 141.

"l'effet d'une étrangère."³¹ Ne s'étant jamais intéressée qu'à son bonheur personnel, Hélène est insensible à la menace que représente le fascisme pour les peuples d'Europe. Elle est seulement sensible au fait qu'une guerre pourrait lui enlever son partenaire, que la guerre est donc l'ennemie de son bonheur personnel. Tous les deux sont donc en faute ici, mais il nous semble que c'est Blomart qui encore une fois fait preuve de lâcheté, en ne voulant pas débattre avec sa future femme, des questions qui pour lui sont essentielles.

Cependant la guerre éclate, et avec la guerre Jean se croit libéré de ses scrupules, car la guerre délivre "de la tâche angoissante d'être un homme."³² Il n'a plus à discuter, il est mobilisé, quelle joie!

Lorsqu'Hélène agit, ainsi qu'il était prévisible qu'elle agirait, en le faisant transférer de sa caserne près du front, à Paris, où lui revient un travail tranquille, Blomart, ballotté entre la perspective peu tentante de redevenir un homme (tel qu'il l'était, plein de scrupules) et celle plus alléchante, parce que plus aisée, de redevenir un soldat, en profite pour rompre avec Hélène. "Il redevenait un soldat. Les belles vacances! [...] il riait parce qu'il ne

³¹
Ibid., p. 116.

³²
Ibid., p. 150.

pouvait plus rien faire de mal."³³

En lui demandant de ne pas faire la guerre, Hélène lui a permis de renier son serment. Il le fait pour une raison sans valeur: le désir d'une vie de soldat sans responsabilités. La rupture est donc, tout comme cet amour, fondée sur la fausseté dès le départ; et cet amour devait aboutir à une rupture parce que sa fausseté même le vouait à l'échec. D'un autre côté, l'exclusivisme qu'Hélène désirait aurait voué leur amour à l'échec aussi, si Blomart avait agi selon ses convictions politiques, anti-fascistes, plutôt que selon son besoin personnel de se libérer.

Après la défaite, Blomart comprend ses responsabilités, et devient le chef d'un réseau de Résistance, sans toutefois perdre ses scrupules. Il a finalement commencé à comprendre la nécessité de faire couler le sang des autres pour hâter l'heure de la libération, et il s'est résigné à vivre sa vie d'angoissé.

Lorsqu' Hélène comprend finalement qu'elle ne peut pas demeurer indifférente face à la défaite et à l'occupation, lorsqu'elle comprend que son bonheur personnel compte, mais seulement si elle peut l'identifier avec celui de la collectivité, elle retrouve Blomart.

33

Ibid., pp. 173-174.

Avant de mourir, elle essaie de faire comprendre à Blomart qu'il ne doit pas avoir de remords. Cela lui est impossible, mais la mort d'Hélène lui donne quand même "le courage d'accepter à jamais le risque et l'angoisse de supporter [ses] crimes et le remord qui [le] déchirera sans fin."³⁴

Malgré la mort d'Hélène, le récit de la vie de cet amour qui est né dès les premières rencontres d'Hélène et de Jean, mais qui n'a pu s'épanouir que beaucoup plus tard, est très beau. On a vanté l'amour liant Anne et Lewis dans Les Mandarins, mais celui de Jean et Hélène est encore plus beau. L'amour unissant Anne et Lewis est impossible, et se détériore avec le temps. L'amour liant Jean et Hélène croît avec le temps, et finit sur une note élevée, montrant, de la part de l'auteur, un optimisme qui, à notre avis, ne réapparaîtra plus jamais dans ses romans.

Assurément, l'auteur du Sang des autres, ne cherchait aucunement, comme nous l'avons montré dans notre introduction, à écrire un roman d'amour; mais l'amour que Simone de Beauvoir évoque entre Jean et Hélène semble indiquer un espoir de sa part, celui qu'une union aussi romantique que celle de ses deux protagonistes peut exister. Car Jean et Hélène ont

³⁴ Ibid., p. 226.

finalement fondé leur union sur la franchise (dans le cas de Jean), et la compréhension (dans le cas d'Hélène). Ils ont compris que leur amour ne doit pas être exclusif et que pour être heureux il se doit de coexister avec la liberté.

3. TOUS LES HOMMES SONT MORTELS

Mal reçu par les critiques lors de sa publication en 1946, le récit Tous les hommes sont mortels est, aujourd'hui encore, fort ignoré par le public. C'est une oeuvre assez énigmatique pour nous car l'auteur, contrairement à sa pratique dans ses autres romans, narre une histoire totalement imaginée, et inimaginable pour nous.

Notre réaction ne traduit pas un manque de libéralisme de notre part; c'est tout simplement qu'étant donné le monde moderne et matérialiste dans lequel nous vivons, nous ne sommes pas intéressés, outre mesure, à suivre l'auteur dans son errance organisée autour d'événements historiques bien connus.

Dix-sept ans plus tard, Simone de Beauvoir remarquera au sujet de ce roman: "les thèmes n'y sont pas des thèses, mais des départs vers d'incertains vagabondages"¹, auxquels elle nous laisse libres de donner l'interprétation que nous voulons. En effet, c'est bien le sentiment d'assister à un irrationnel vagabondage qui nous rebute le plus dans le roman. L'homme ne peut concevoir l'immortalité, puisqu'il

1

Simone de Beauvoir, La Force des choses, p. 79.

est mortel. Que l'auteur veuille rêver à quelque chose d'inconcevable, soit; mais pourquoi devrions-nous nous laisser prendre à ce jeu, qui de toute façon ne nous apprend rien. Ecrit par un inconnu, ce roman aurait-il été publié?

Mis à part le refus d'adhésion à ce roman, nous pouvons malgré tout aborder l'analyse des liens amoureux dans le récit. Première constatation: ils sont inexistants!

En se plaçant en dehors de l'existence, en reniant sa condition, Raymond Fosca s'est interdit les rapports humains, dont l'amour fait partie. Tous les hommes sont mortels; lui n'est pas mortel; donc il n'est pas un homme; et pour cette raison il ne saurait être question de lui permettre d'entretenir des rapports normaux avec les autres. Ils se ressemblent entre eux, mais lui à leurs yeux est un Autre, un être d'une espèce différente.

A travers ses tentatives vaines pour établir des rapports normaux avec les autres, Raymond comprendra qu'en buvant l'élixir d'immortalité il s'est condamné à la solitude; il apprendra—pour utiliser une belle phrase de Geneviève Gennari—que: "Plus rien ne peut avoir de saveur pour celui qui est exclu du banquet fraternel des hommes."²

En racontant ses expériences à Régine, Fosca évoque

²

Geneviève Gennari, op. cit., p. 25.

cinq femmes, dont il a épousé quatre. Régine est la sixième avec laquelle il aurait pu établir des liens amoureux, s'il avait été humain. Nous verrons comment Régine incarne, dans un certain sens, l'antithèse de Fosca. Il est Unique et veut devenir humain, elle a pressenti sa condition et veut y échapper en devenant l'Unique.

Catherine, sa première femme--il l'a épousée au treizième siècle--l'a connu mortel, avant qu'il ne boive le fameux élixir. Il était jeune, elle était belle; c'était là vraiment sa seule chance de connaître l'amour. Mais les mots qu'il choisit pour expliquer sa décision de se marier montrent bien qu'elle n'était pas inspirée par l'amour:

Mon père se faisait vieux; il me demanda de me marier pendant qu'il était encore de ce monde afin qu'il pût sourire à ses petits enfants. J'épousais Catherine d'Alonzo...³

La seule ambition de Fosca était politique: délivrer sa ville natale, Carmona, des tyrans qui s'y succédaient, s'engager. Il n'y a pas de doute qu'il désire rendre son peuple heureux, mais il accomplit sa tâche avec une froideur qui n'épargne pas sa femme.

Pour sauver Carmona de la famine, il n'hésite pas à sacrifier toutes les bouches inutiles: les femmes, les

3

Simone de Beauvoir, Tous les hommes sont mortels (Paris: NRF, Librairie Gallimard, 1946), p. 87.

vieillards et les enfants. "Ce que je fais là, il faut le faire,"⁴ se donne-t-il comme excuse. Sa passion pour la politique est telle qu'il ne sait même plus consoler Catherine qui proteste contre son action; devant elle, il est, pour ainsi dire, paralysé dans ses émotions: "J'avais envie de mettre la tête sur ses genoux, de caresser ses jambes, de lui sourire. Mais je ne savais plus sourire."⁵

Il est significatif aussi qu'il n'hésite pas à faire l'essai de ce qui risque d'être du poison, l'élixir d'immortalité, sur la souris blanche à laquelle son fils, Tancrede, est très attaché. En fait Raymond n'a pas le choix, puisque c'est la seule bête vivante qui reste dans la ville, mais sa décision, prise sans la moindre hésitation, prouve que l'ambition, seule, le guide.

Mortel, il est déjà totalement dénué de sentiments d'amour, qu'ils soient filiaux ou matrimoniaux. Lorsque finalement il boit l'élixir, il ne prend pas garde aux supplications de Catherine, qui semble avoir pressenti que c'est un acte inadmissible que d'essayer de renier sa condition humaine. Si Raymond aimait sa femme, il aurait certainement pu au moins réfléchir à ce qu'elle lui dit; mais il n'a

⁴
Ibid., p. 91.

⁵
Ibid., p. 95.

qu'une idée en tête: "'Que de choses je pourrai faire!'"⁶

Fosca, mortel, n'entretenait donc pas de sentiments amoureux à l'égard de sa femme. Comment le pouvait-il, puisqu'il se consacrait uniquement à la politique? Certes la possibilité d'aimer sa femme existait, mais il n'en profitait pas, car il ne jugeait pas un tel projet digne de l'arrêter dans son ascension vers le pouvoir.

Son immortalité l'isole du reste des hommes et, petit à petit, il commence à s'en rendre compte. Déjà, lors du banquet qui suit la défaite des Génois, il se sent séparé des autres:

...la joie était en moi; mais elle ne ressemblait pas à celle des autres, elle était dure et noire, elle écrasait mon coeur comme une pierre. Je pensais: "Ceci n'est qu'un commencement."⁷

Il commence donc tout de suite après la consommation du breuvage à sentir la solitude, mais, étant toujours engagé dans l'oeuvre qu'il avait commencée avant de devenir Unique, il n'a pas encore compris l'étendue de sa solitude; lorsque sa femme, ses petits-enfants, son fils et ses amis meurent, il la méconnaît encore en éprouvant de la joie à être libéré de toute contrainte morale: "j'étais sans loi, j'étais mon

6

Ibid., p. 98.

7

Ibid., p. 101.

maître, et je pouvais disposer à mon gré des pauvres vies humaines, toutes vouées à la mort."⁸

Avec le temps cependant, Fosca se lasse de recommencer toujours la même chose; de combattre, que ce soit la nature ou les hommes, pour assurer la gloire de Carmona. Pour éviter de sombrer dans l'indifférence, il donne un enfant à sa deuxième femme, Laure.

Cette Laure (il y en aura une autre plus tard) n'est mentionnée qu'une seule fois dans l'histoire qu'il raconte. Il ne se souvient d'elle que parce qu'elle lui a donné un fils, Antoine. Elle l'a donc touché encore moins que les autres, et il avoue qu'il n'était pas attaché à elle: "J'aurais pu facilement la combler. Mais je ne l'aimais pas"⁹, et il avoue ensuite qu'il n'aimait personne.

Sa tentative d'atteindre à quelque bonheur à travers Antoine échoue aussi, car celui-ci se détache de son père, dès qu'il le peut.

Fosca décide alors d'offrir son amour à Béatrice. Elle est la première femme qui le rejette ouvertement parce qu'elle le sait Unique: "Vous n'êtes pas un homme [...] Vous

8

Ibid., p. 113.

9

Ibid., p. 129.

êtes un mort."¹⁰ Ce jugement est faux: il n'est ni l'un, ni l'autre; mais le refus initial de Béatrice le replonge dans la solitude, à laquelle il aurait voulu échapper en se consacrant à un autre être humain.

S'il a cherché à s'annexer d'abord la vie d'Antoine, et ensuite celle de Béatrice, ce n'était que par égoïsme, pour échapper à l'indifférence qui l'envahissait. Nous ne pouvons donc pas parler de sentiments d'amour.

Il a sans doute de l'affection pour les autres, mais son immortalité qui le sépare à jamais des hommes rend tout vrai rapport impossible. Béatrice, qu'il a finalement forcée à l'épouser, est incapable de l'aimer, même après vingt ans de mariage: elle le sait immortel, elle sait que dans leur relation il ne sacrifie jamais rien, puisque son temps est illimité; elle ne peut même pas se donner physiquement à lui, ne pouvant "pas supporter d'être caressée par des mains qui ne pourriront jamais."¹¹

Béatrice, la première, lui fait prendre conscience de la malédiction éternelle qui pèse sur lui; elle lui fait comprendre qu'un être mortel ne peut pas aimer un être immortel, car il ne peut y avoir de relations équilibrées

10

Ibid., p. 141.

11

Ibid., p. 148.

entre l'un et l'autre, étant donné qu'ils ne sont pas de la même espèce. La réciprocité est à la base de tout amour sain, et elle ne peut exister si les deux êtres ne sont pas de la même espèce, si les deux êtres ne partagent pas la même condition, les mêmes angoisses, les mêmes doutes, les mêmes joies aussi. Le fait que Béatrice sait que Fosca est immortel interdit tout rapport authentique avec son mari. Les sentiments qu'il exprime, les rapports qu'il veut établir, sont humains, mais lui ne l'est pas, et il est donc impossible de lui retourner les mêmes sentiments, d'entretenir avec lui les mêmes rapports.

De plus, quand Béatrice exprime de la "honte"¹² à l'idée qu'il pourrait la caresser--ces caresses sont une tentative pour concrétiser les liens qu'il veut former--elle marque, croyons-nous, combien la présence d'un être immortel est opprimante; et l'homme ne saurait vivre en communauté avec ce qui l'opprime. En effet, Fosca, par sa présence, lui rappelle qu'elle est mortelle, qu'il l'enterrera, qu'il ne connaîtra jamais la fin qu'elle connaîtra. Il ne peut y avoir de véritable communion entre celui dont la vie ne connaîtra pas de fin et celle qui sait que la mort est inévitable et irrévocable.

12

Ibid., p. 148.

Dans La Force de l'âge, Simone de Beauvoir écrit:

Je pense aujourd'hui que, dans la condition privilégiée qui est la mienne, la vie enveloppe deux vérités entre lesquelles il n'y a pas à choisir et qu'il faut affronter ensemble: la gaieté d'exister et l'horreur de finir.¹³

C'est par sa présence même que Fosca enlève aux autres la première de ces deux vérités, et qu'il accentue la puissance de la deuxième. Ceci est d'ailleurs souligné plus fortement par ses rapports avec Carlier, Marianne de Sinclair, et Régine.

Les rapports que Fosca essaie d'établir avec Carlier ne pouvant faire partie de notre étude, étant donné qu'ils représentent une tentative pour se faire un ami, plutôt que pour créer des liens d'amour, nous ne rappelons ici--parce que le fait est trop net pour être ignoré--que cette honte que Carlier exprime à se sentir regardé par son compagnon. Quant aux sentiments exprimés par Marianne et Régine, nous les aborderons dans l'analyse que nous tenterons plus loin.

Carlier, obligé de se suicider parce qu'il souffre trop, demande à Fosca de le laisser seul: "Va-t'en, dit-il. Je ne veux pas mourir sous ton regard."¹⁴ La proximité de l'Autre l'opprime en lui faisant comprendre, plus cruellement, la finitude de sa vie de mortel.

13

Simone de Beauvoir, La Force de l'âge, p. 215.

14

Simone de Beauvoir, Tous les hommes sont mortels, p. 241.

L'expérience vécue avec Carlier finit par convaincre Raymond que son immortalité rend impossible tout rapport heureux avec les autres, puisqu'il ne peut leur parler honnêtement, ne pouvant leur révéler son secret.

Au dix-septième siècle, Fosca épouse Marianne de Sinclair. Elle l'aimera jusqu'au jour où elle découvrira qu'il est immortel.

Marianne l'intrigue parce qu'elle est jeune et belle, et parce qu'elle ne semble pas avoir peur de lui; elle cherche à mieux le connaître. Quoique leurs premières discussions ne soient pas amicales, elle réveille en lui des émotions qu'il ne pensait plus pouvoir ressentir. Lorsqu'elle le condamne pour sa méchanceté il se demande, lui qui se considérait comme maudit à jamais:

...est-ce que quelqu'un existait encore derrière mon fantôme, quelqu'un avec un coeur vivant? Il me semblait que c'était moi, c'était bien moi que ses paroles avaient atteint; son regard m'avait transpercé; sous les déguisements, les masques, sous cette armure que m'avaient forgée les siècles, j'étais là, c'était moi.¹⁵

Lorsqu'elle vient lui demander son aide quelques mois plus tard, elle le trouble à nouveau: "je pensai avec désir, avec angoisse: 'Vais-je redevenir vivant?'"¹⁶

15

Ibid., p. 262.

16

Ibid., p. 270.

De retour à Paris il feint toujours un certain intérêt, il feint les sentiments, les besoins des humains. Raymond a besoin de Marianne "simplement pour tuer le temps"¹⁷, mais il est déchiré par le fait qu'il ne peut se permettre d'être sincère, c'est à dire de lui dire qu'il est Unique.

Il voudrait fonder leurs relations sur la sincérité pour deux raisons: il croit qu'il pourrait se sentir heureux en vivant auprès de quelqu'un qui accepterait son immortalité en pleine conscience et qui lui permettrait ainsi de vivre sans se cacher; en second lieu, Fosca reconnaît qu'un amour ayant pour base l'hypocrisie trahirait la femme qui l'aime, et qui l'accepte en tant que mortel.

Finalement notre héros cède à la tentation de mener une vie d'homme, tout en étant conscient qu'il ne sera jamais comme les autres. Pour ce faire, il choisit donc le seul moyen susceptible de permettre des rapports conjugaux avec Marianne:

...tout serait mensonge, même le désir qui gonflait mon coeur était mensonge et l'étreinte de mes bras qui serraient son corps mortel; [.] je la serrais contre moi comme si j'eusse été un homme en face d'une femme...¹⁸

Pleinement conscient de la malhonnêteté de son action, il

17

Ibid., p. 271.

18

Ibid., p. 276.

agit pour se sentir homme, pour tromper la solitude à laquelle il s'est condamné en buvant l'élixir.

Fosca est au fond content de se sentir menacé par Bompard--le seul qui connaisse son secret et qui pourrait donc le révéler à Marianne--parce que cette menace humaine qui pèse sur lui, lui permet d'imaginer que son bonheur est fragile et par cela même humain, et que lui aussi l'est: "Maintenant j'ai quelque chose à craindre, quelque chose à défendre. Maintenant j'aime et je peux souffrir; me voilà de nouveau un homme!"¹⁹

Raymond choisit de mentir pour des raisons égoïstes: pour pouvoir aimer et être aimé, se sentir humain, éprouver qu'une limite de temps lui est imposée: il doit s'efforcer de faire ses découvertes scientifiques avant que Marianne ne meure.

Le mariage, certes, lui permet d'aimer et d'être aimé: un soir que Marianne tarde à revenir de Paris, il s'affole, croyant qu'elle a peut-être été tuée dans un accident; il se teint les cheveux pour 'vieillir' avec elle, il subit le chantage de Bompard. Naturellement, ces réactions pourraient être interprétées aussi comme une preuve d'égoïsme: il veut protéger le petit monde imaginaire qu'il

19

Ibid., p. 277.

s'est créé; mais ce n'est pas uniquement par égoïsme qu'il agit. Il a peur pour sa femme parce qu'il l'aime: quand il marchandé avec Bompard le montant du chantage, Fosca le fait peut-être pour conserver Marianne, mais aussi parce qu'il ne veut pas que sa femme soit "réduite à la misère."²⁰

Cependant, qu'est-ce qu'un amour bâti à partir d'un mensonge? L'amour existe véritablement pour Marianne, mais en fait il n'existe qu'en imagination pour Fosca. En lui-même, il sait très bien, finalement, que ce n'est pas un amour véritable puisque lui, Raymond, est obligé de mentir; il ne peut pas être lui-même. Il sait que sa femme aime un Fosca qu'il n'est pas, et donc qu'elle ne l'aime pas en vérité.

Il est souvent hanté par l'envie de lui avouer qu'il est Unique, mais la prudence--qui peut encore une fois être interprétée comme un signe d'égoïsme, ou comme un signe d'amour, dans le sens qu'il ne veut pas faire de mal à sa femme--le retient toujours:

J'hésitais [.] J'avais un désir passionné de ne plus mentir, de me livrer à elle dans ma vérité; il me semblait qu'alors, si elle m'aimait immortel, je serais vraiment sauvé avec tout mon passé et mon avenir sans espoir.

.....
 "Fasse le ciel, qu'elle ne découvre jamais ma trahison!"²¹

²⁰

Ibid., p. 285.

²¹

Ibid., pp. 286-287.

se dit-il finalement, en renonçant à son besoin de se confesser.

Ce qui devait arriver, arrive: Bompard parle, et la crise éclate. Après Béatrice, Marianne se déclare incapable d'aimer un homme qui n'est pas affecté--comme elle--par la condition humaine. Comme Béatrice, elle ne peut accepter l'idée qu'il l'enterrera, l'idée qu'elle a tant sacrifié pour lui qui, de son côté, n'a pas fait le même sacrifice:

Je me suis donnée à toi tout entière, dit-elle.
Je croyais que toi aussi tu te donnais pour la vie,
pour la mort. Et tu te prêtais pour quelques années.²²

Avec raison Marianne se sent trahie, seule, incapable de communiquer avec son compagnon qui en ressent d'autant plus sa solitude.

Par sa présence, comme cela avait été le cas avec Béatrice et Carlier, Fosca lui enlève la joie qu'elle avait de se sentir exister, et fait accroître l'horreur qu'elle éprouve devant la mort. Marianne meurt pleine de rancune, car elle sait qu'il ne la suivra jamais--"Je sais tout. Je te déteste."²³, sont ses derniers mots à Fosca.

Avec dévouement, Raymond essaie d'arrêter le temps, en ne voulant vivre que pour le souvenir de Marianne. S'il participe aux deux Révolutions, s'il s'occupe d'Armand

22

Ibid., p. 290.

23

Ibid., p. 296.

(leur petit-fils), ce n'est que dans l'espoir de perpétuer dans son propre coeur l'existence de Marianne. En vain, il essaie même de la faire revivre dans le coeur d'Armand; sans doute dans l'espérance que cette survie dans le coeur d'Armand serait une preuve supplémentaire que Marianne peut continuer d'exister; mais Fosca, devant la réaction du jeune homme, doit se rendre à l'évidence: "jamais elle ne renaîtrait."²⁴ Un souvenir n'est qu'un souvenir, qui doit s'effacer avec le temps. Finalement, il perd le souvenir de Marianne, fausse raison de vivre qu'il s'était donnée dans l'espoir d'échapper à la solitude.

Entre les deux Révolutions, Raymond rejette l'amour que Laure--elle est la cinquième--veut lui donner. Il a donc compris que le besoin de réciprocité est inhérent à l'amour; or il sait que la réciprocité lui est interdite parce qu'il est un Autre; et c'est pour cette raison qu'il résiste à la tentation d'essayer de rendre Laure heureuse, comme il avait voulu le faire pour Béatrice.

C'est parce qu'il a compris, à travers le temps, que tous les rapports humains lui sont interdits, qu'il rejette, finalement, l'espoir de pouvoir participer à la vie de Régine.

²⁴

Ibid., p. 309.

Comme nous l'avons souligné au début de cette analyse, Régine incarne l'antithèse de Fosca. Elle est possessive, ambitieuse, volontaire, jalouse de ses semblables; elle veut les dominer, et dépasser aussi les limites qu'elle croit que sa condition lui impose.

Lorsqu'elle apprend que Raymond est immortel, elle voit là tout de suite une occasion unique: "C'est ma chance, ma seule chance"²⁵; elle envie ce qui est pour lui une malédiction, elle se rend compte qu'en se fixant dans la mémoire de l'Autre, elle atteindra une certaine mesure d'immortalité: elle imagine qu'il se souviendra d'elle pour toujours. Lorsqu'il se demande ce qu'il pourrait faire pour elle, Régine l'implore: "Restez près de moi, Fosca, regardez-moi et n'oubliez rien."²⁶; et elle sacrifie Roger, qui l'aime, de façon à être libre de se lier à Fosca.

Elle oblige Raymond à capter chaque instant de sa vie de mortelle et pendant quelque temps, elle arrive à croire que sa relation inusitée la sort de sa condition, lui permet de dominer les autres.

Petit à petit, Fosca la force par son indifférence --car pour lui elle fait partie des autres--, à comprendre

²⁵
Ibid., p. 40.

²⁶
Ibid., p. 44.

l'impossibilité de leur liaison:

Elle l'aimait parce qu'il était immortel; et il l'aimait dans l'espoir de redevenir pareil à un mortel. "Nous ne serons jamais un couple."²⁷

Vainement, elle tente de s'accrocher à son ambition, mais la présence de Fosca, cette même présence qui avait opprimé Catherine, Laure, Béatrice, Carlier, Marianne, l'oblige à constater que sa vie est une comédie: "Je suis un mensonge, dit-elle."²⁸, alors qu'elle commence à friser la folie. Jamais plus, elle ne pourra s'évader dans la pensée qu'elle est unique parmi tous les autres.

Lorsque Fosca la quitte à la fin du roman, Régine n'en peut plus, et elle est obligée d'accepter ce à quoi elle avait voulu échapper tout au long de sa vie: "elle était vaincue; dans l'horreur, dans la terreur, elle acceptait la métamorphose: moucheron, écume, fourmi jusqu'à la mort."²⁹

Nous avons essayé de montrer qu'il ne peut exister de véritables liens amoureux, entre Fosca et les femmes qui ont partagé un moment de son éternité. Ce que Simone de Beauvoir décrit ce sont des tentatives, toutes vaines, pour établir des liens amoureux entre des étrangers, des non-égaux.

²⁷
Ibid., p. 62.

²⁸
Ibid., p. 75.

²⁹
Ibid., p. 359.

L'amour ne peut être une réalité pour Fosca, le mortel, parce qu'il choisit de se vouer exclusivement à la politique. En choisissant de boire l'élixir, Fosca, aveuglé par son ambition politique, se retire inconsciemment du monde des vivants. Son refus de mourir est un refus de l'existence; car l'existence n'a de sens que lorsqu'elle est vécue par rapport à la mort. Chacune de ses tentatives pour aimer échoue parce qu'il est un Autre parmi les autres, et ne peut donc pas entrer dans leur cercle. Or ce n'est que dans ce cercle que des liens amoureux peuvent s'établir.

Les expériences de Fosca à travers l'Histoire et en rapport avec ses premières femmes l'ont convaincu qu'il est damné pour toujours. Ces échecs lui ont appris aussi que son immortalité opprime celles qu'il veut aimer, car elle les force à faire face à leur condition. C'est pour cela qu'il renonce définitivement à tenter de rejoindre le monde des autres, et qu'il refuse d'essayer de participer à la vie de Laure, comme à celle de Régine.

Simone de Beauvoir a repris ici un vieux mythe, celui de l'union entre les dieux et les mortels, mythe qui n'a jamais offert de modus vivendi pour cette union. Pourrions-nous voir ici une analogie avec l'impossibilité du bonheur entre un être supérieur et un être inférieur à lui, entre celui qui vit dans un monde plus abstrait que celle qui, par sa condition de femme, reste davantage liée

à la réalité de la vie? En serait-il vraiment ainsi, cette idée aurait gagné à être exprimée de façon plus simple et plus directe.

4. LES MANDARINS

Oeuvre sincère et brûlante qui valut à son auteur le Prix Goncourt, Les Mandarins relatent les déceptions de l'intelligentsia de gauche en France, après la guerre; et les critiques n'ont pas su résister à la tentation de reconnaître les grands intellectuels de gauche (Sartre et Camus) dans les deux personnages principaux qui débattent les problèmes de politique et d'engagement, tout au long du récit.

On aurait tort cependant de laisser ce débat intellectuel éclipser un autre, traité aussi avec beaucoup d'honnêteté, celui de l'amour. En incluant dans sa fresque du milieu intellectuel une multiplicité de liaisons et de liens amoureux, ainsi que l'évocation d'un grand amour, Simone de Beauvoir confirme qu'elle attache une importance toute spéciale, et bien justifiée d'après nous, aux relations amoureuses entre les hommes et les femmes, tout en concluant à la quasi-impossibilité d'arriver à coexister heureusement avec les autres.

Dans son article "Personne ne triche", Dominique Aury a bien souligné qu'on pourrait "du seul récit fait par Anne, et dans son récit des seuls fragments qui concernent ses brèves amours en Amérique avec Lewis Brogan, extraire un des plus saisissants romans d'amour que femme ait jamais

écrit."¹ Avant d'étudier ce roman dans le roman, nous traiterons d'abord des couples formés par Henri Perron tour à tour avec Paule, Josette, et finalement Nadine Dubreuilh.

Dès la première page du roman, Simone de Beauvoir nous plonge dans le drame qui va nous tenir en haleine jusqu'à la fin, celui d'Henri et Paule. En alternant les angles de vision, c'est à dire en nous décrivant la désintégration du couple à travers les yeux d'Henri et puis à travers ceux du psychiatre, Anne, qui elle nous révèle ses conversations privées avec Paule, l'auteur traite en profondeur du cas de la grande amoureuse, de la femme qui ne vit que pour et par un homme.

En effet, Paule a organisé toute sa vie autour de Perron, qu'elle a rencontré dix ans plus tôt, et elle refuse de se constituer une existence en dehors de lui. Alors qu'elle vit une période qui devait être passionnante, les derniers mois de la guerre, elle n'écoute même pas la radio, car elle ne veut connaître les nouvelles que de la bouche d'Henri.² Ceci est très significatif de l'attitude qui la mènera à la folie, comme cela avait déjà été le cas pour Denise, dans Le Sang des autres.

1

Dominique Aury, "Personne ne triche", La Nouvelle Revue Française, 2^e année, no. 24 (décembre 1954), p. 1083.

2

Simone de Beauvoir, Les Mandarins (Paris: NRF, Librairie Gallimard, 1954), p. 9.

Il est déjà bien dangereux de chercher à exister à travers un autre, mais le danger est encore plus grand pour Paule, parce qu'elle a 'casé' son amour: elle refuse d'accepter qu'avec le temps tout change, même son "'grand amour'"³. "Elle était prête à nier l'espace et le temps avant d'admettre que l'amour pût n'être pas éternel"⁴ dit Anne de son amie, pour ajouter: "J'avais peur pour elle."⁵

En fait, il est fort possible qu'une personne puisse vivre paisiblement dans un rêve aussi absurde; il suffirait qu'Henri, par exemple, ne conteste point les idées de Paule sur leurs relations. Malheureusement pour sa compagne cependant, Henri, au lendemain de la Libération, ne veut pas subordonner sa joie d'exister, d'aimer, d'entreprendre, à quelque contrainte que ce soit.

Il a aimé sa maîtresse avant la guerre, il l'a supportée pendant l'occupation parce que c'était plus simple, mais maintenant que la guerre est finie, que la vie va reprendre normalement, Perron sent le besoin "d'être seul et d'être libre"⁶, car la proximité de Paule l'opprime: "Sous

³Ibid., p. 175.

⁴Ibid., p. 32.

⁵Ibid., p. 32.

⁶Ibid., p. 11.

ces yeux qui le dévorait avec sollicitude il se sentait un grand trésor fragile et dangereux: c'était ça qui le fatiguait."⁷

Henri a le souci de la justice, de l'honnêteté intellectuelle, mais il a aussi deux grandes "faiblesses": l'amour des femmes sans lesquelles il ne peut vivre, et un besoin de faire seulement le bien, de ne pas faire de mal aux autres. Nous verrons comment dans toutes ses relations avec les femmes, il ressent le besoin de faire quelque chose pour elles, de les rendre heureuses, dissipant ainsi pour le lecteur la première impression qu'il donne de 'coureur de jupons.'

C'est parce qu'il est conscient que Paule s'est emprisonnée dans leur amour mort que Perron remet toujours à plus tard la rupture officielle: il ne veut pas lui faire de mal.

On peut être tenté, comme l'a fait Rima Drell Reck⁸, d'accuser Perron de lâcheté envers sa maîtresse, car le courage de parler semble toujours lui manquer lorsqu'il devrait rompre; cependant, à l'encontre de Drell Reck, nous croyons que la victime dans cette relation n'est pas Paule, mais

7

Ibid., p. 10.

8

Rima Drell Reck, "Les Mandarins: Sensibility, Responsibility", Yale French Studies, no. 27(1961), p. 37.

plutôt Henri.

Dans Le Sang des autres, Marcel ne souffrait pas du tout de l'attitude de Denise. Il ne se sentait aucune profonde responsabilité envers elle, et était tellement indépendant qu'il ne se sentait pas opprimé par sa présence. Henri, lui, est trop sensible et, conscient du désespoir qu'il va causer, il se retient d'agir, en se disant qu'il vaut mieux attendre un peu plus longtemps. Le martyr dans le couple, c'est bien Perron, car c'est lui qui au nom d'un amour éternel est tyrannisé par Paule. S'il paraît lâche, c'est parce qu'il espère toujours que Paule reconnaîtra que leur amour est mort.

Henri entreprend son voyage au Portugal non seulement pour se reposer de la fatigue causée par sa participation à la Résistance, mais aussi parce qu'il espère qu'"en un mois Paule s'habituerait à se passer de lui"⁹, et qu'ainsi il lui serait plus facile de commencer à se libérer en louant, à son retour du Portugal, une chambre d'hôtel. Une fois revenu, pourtant, il n'a pas le courage de réaliser son désir, car Paule se jette littéralement à ses pieds. Il se dit alors: "'Plus tard' [...] Il ne pouvait pas recommencer à la torturer dès les premières minutes."¹⁰

⁹Simone de Beauvoir, Les Mandarins, p. 11.

¹⁰Ibid., p. 99.

Plus tard, sa randonnée avec les Dubreuilh est aussi un moyen d'échapper à ses soucis politiques et personnels. Encore une fois, éloigné de Paule, il décide d'en finir à son retour, en commençant par louer une chambre. Il le fait, mais de nouveau Henri doit renoncer à son idée, car il se sent coupable devant Paule: "...quand il eut découché pour la première fois, il vit le lendemain sous ses yeux des cernes si profonds qu'il dut se promettre de ne pas recommencer."¹¹

Paule l'opprime par ses actions; car en refusant d'accepter que leur amour soit mort, elle lui enlève sa liberté--justement parce qu'il sent ses responsabilités envers elle--; elle l'oblige à vivre hypocritement.

Paule s'impose à lui qui, trop bon, subit sa tyrannie. Lors du réveillon de Noël, Perron est découragé: bientôt tous les invités "allaient partir, et il resterait avec Paule. Il faudrait lui parler, la caresser."¹² Totalemment indifférent à sa beauté, il se résigne quand même à la possession, un peu plus loin¹³, se disant que cela est plus facile que des explications.

Chaque fois qu'il est en présence de Paule, il se

¹¹
Ibid., pp. 230-231.

¹²
Ibid., p. 24.

¹³
Ibid., pp. 25-26.

sent tyrannisé, obligé d'"économiser sa franchise"¹⁴, tant elle attache d'importance à n'importe quelle phrase. Au début du roman, il n'ose même pas lui dire qu'il va sortir Nadine¹⁵ --alors qu'il n'y a encore absolument rien entre lui est la petite Dubreuilh!

Lorsqu'il part au Portugal avec Nadine, il se sent justement opprimé par le silence de Paule.¹⁶ En fait, nous ne nous attendons pas à ce qu'elle se réjouisse de voir son amant aller passer ses vacances avec une autre femme, mais ce silence est accusateur, en ce sens que Paule fait figure de 'résignée', de femme à la merci de l'homme. Elle refuse de vivre sa propre existence, elle s'est retirée de la vie pour se murer dans son amour, et ce faisant elle force Perron à en subir les conséquences. En se donnant complètement à lui, elle l'a emprisonné, car il sait qu'il dépend de lui qu'elle soit heureuse ou malheureuse.

Sa maîtresse le tyrannise jusqu'au point où il est obligé de faire semblant de dormir dans leur lit pour avoir la paix¹⁷; elle l'oblige même à travailler chez eux, et il se sent épié¹⁸.

14
Ibid., p. 52.

15
Ibid., p. 52.

16
Ibid., p. 83.

17
Ibid., p. 115.

18
Ibid., pp. 137-138.

Finalement, Perron se résigne à entreprendre de rompre par des moyens qui sans doute peuvent être tenus pour une preuve de lâcheté; mais quel choix a-t-il face à une femme qui refuse d'admettre qu'il ait changé, et qui n'admet pas que leur amour ne soit plus?

Henri lui donne le fameux manuscrit dans lequel il s'est libéré sur du papier. Tout de suite après avoir quitté sa maîtresse, il se sent "plus lâche qu'un empoisonneur."¹⁹ Bien sûr, son action n'a rien de noble et, examinée indépendamment de ce qui s'est passé entre eux auparavant, elle peut sembler lâche; mais enfin, Henri a tout fait pour rompre sans ruiner à jamais la vie de Paule. Il se rend compte qu'il a abouti dans un cul-de-sac, dont il doit sortir pour mener son existence librement.

De toute façon, malgré ses remords, sa vision de Paule se suicidant après avoir compris la scène de la rupture dans le manuscrit, Perron rentre chez eux seulement pour découvrir qu'elle refuse de faire les rapprochements évidents: elle ne veut pas comprendre; et il est trop faible pour le lui dire carrément.

La scène que Paule lui fait au bureau achève de le convaincre qu'il ne sert absolument à rien de dialoguer avec

19

Ibid., p. 265.

elle pour lui faire admettre que leur amour n'est plus qu'une amitié. Il lui envoie une lettre de rupture, et est obligé de confirmer cette lettre par un télégramme, car Paule continue à s'accrocher à lui.

Nous avons déjà souligné l'oppression que subit Henri. C'est à travers le couple Henri-Paule que Simone de Beauvoir illustre, avec beaucoup de perspicacité, la façon dont une femme peut arriver par ses sacrifices--ce sont des sacrifices pour Paule--à faire un esclave de son compagnon.

Toutes les concessions qu'elle fait à Henri sont, pour elle, des sacrifices, et pour Henri, des moyens d'oppression car ces 'cadeaux' le lient d'abord et l'empêchent ensuite de se libérer--parce qu'il a trop de scrupules.

Alors qu'il fait tout pour rompre, elle fait tout pour lui plaire. Lorsqu'elle lui dit qu'il est libre de s'amuser avec Nadine, il est frustré parce que "cette victoire trop facile ne le menait à rien."²⁰ Un prisonnier est-il libre parce que son geôlier le laisse sortir le dimanche? Non, en lui faisant promettre de revenir--Paule vient de lui faire promettre qu'il ne s'installera jamais avec une autre femme--elle lui rappelle sa condition de prisonnier.

20

Ibid., p. 81.

En lui disant qu'elle a abandonné sa carrière de chanteuse de cabaret pour lui²¹, elle tient Perron responsable du choix qu'elle a fait librement; elle lui dit qu'il doit l'aimer.

Lorsqu'il revient de voyage avec Nadine, Paule le force à demeurer auprès d'elle en lui garantissant qu'elle a changé et qu'il pourra être complètement libre en dehors de leur ménage. Encore une fois il se laisse prendre, et n'ose pas bouleverser Paule.

Il n'est pas un mot qu'il puisse prononcer, une action qu'il puisse tenter, sans que Paule choisisse une interprétation qui convienne à son désir de croire leur amour éternel.

Amoureux de Josette, Henri refuse toute relation sexuelle avec Paule. Qu'a-t-elle compris dans ce refus? Henri "a demandé que nous ne couchions plus ensemble; comme s'il ne se sentait plus digne de moi."²² Donc, elle choisit de croire que la tentative de rupture d'Henri, qui la lui a expliquée on ne peut plus clairement, est une preuve de son amour pour elle.

Paule part en Bourgogne et à sa rentrée à Paris, Henri lui téléphone par bonté: il ne veut pas abuser de

²¹
Ibid., p. 118.

²²
Ibid., p. 342.

l'indifférence, du silence feints qu'elle montre à son égard. Il va la voir et la trouve "presque vulgaire"²³ dans le tailleur dernière mode qu'elle porte. Lorsqu'elle parle à Anne quelques jours plus tard, l'interprétation que Paule donne à cette rencontre est bien faite pour confirmer son rêve:

J'ai attendu qu'il téléphone; ce qu'il a fait aussitôt. [..] "J'avais mis mon beau tailleur, je lui ai ouvert la porte d'un air très tranquille, et tout de suite il a changé de visage; j'ai senti qu'il était bouleversé [..] Et puis il m'a regardée d'un air très étrange. Et j'ai compris qu'il venait de décider de me mettre à l'épreuve."²⁴

Alors que Perron est parti exaspéré de ne pouvoir lui faire comprendre que leur amour était mort, elle a choisi de le croire bouleversé par elle, et prêt à recommencer avec elle. Il lui a dit qu'il aimait Josette, elle ne le croit pas.

Paule finit par se détruire parce qu'elle a tout misé sur cet amour, et qu'elle refuse d'admettre que son amant puisse se détacher d'elle. Entêtée, elle croira, jusqu'à sa 'guérison' par Mardrus, que son amour est éternel. La tragédie aurait pu être évitée si elle n'avait pas nié qu'Henri et elle étaient deux êtres bien distincts. La reconnaissance de cette vérité aurait permis à Paule de se créer sa propre existence, au lieu de vivre seulement pour

23

Ibid., p. 358.

24

Ibid., p. 399.

et par Henri.

Dans un certain sens, Perron est à blâmer parce qu'il aurait dû, dès le début de leur relation, insister pour que Paule vive sa propre vie. Cela aurait peut-être évité la rupture, car il ne se serait pas senti opprimé par les 'sacrifices' de Paule, et elle aurait été plus heureuse; de plus, en cas de rupture, n'ayant pas vécu exclusivement pour leur amour, elle aurait été moins malheureuse. Initialement flatté par ce dévouement total, Perron s'est rendu compte trop tard du danger encouru. S'il a agi avec tant de "lâcheté" pour rompre, c'est qu'il savait fort bien que Paule serait moins malheureuse si elle arrivait, par elle-même, à admettre que leur amour s'était éteint.

La position d'Henri au sein du couple était peu enviable: il était la victime d'une femme qui s'entêtait à croire seulement en lui. En agissant ainsi qu'il le fait, il ne contribue pas à la folie de Paule: il n'y a pas de doute qu'elle serait devenue au moins aussi folle s'il avait rompu brusquement, puisqu'elle refusait de mener sa propre existence, qu'elle s'était murée dans cet amour.

Cette longue et pénible rupture affectera Henri dans son attitude envers Nadine. Avant d'aborder leur relation qui se forme, se désintègre et se renoue de nouveau entre le début et la fin du roman, nous évoquerons d'abord le couple qu'il forme avec Josette.

Leur relation, plus que toute autre, prouve qu'Henri est incapable d'aimer en toute liberté. Certes il en a le désir, mais il ne peut pas s'empêcher de vouloir donner du bonheur, et son attitude le condamnera ultimement au parjure.

La future jeune starlet s'offre à lui ouvertement, en échange d'un rôle dans sa pièce. Lorsqu'il décide d'accepter l'offre, il le fait en se jurant qu'il ne 'lui cédera pas sa gratitude'²⁵, qu'il s'efforcera de l'aimer à la légère; cependant, il ne peut pas aimer de cette façon. Beaucoup d'hommes n'auraient pas eu d'arrière-pensée en prenant Josette car en fait elle se donne contre un avantage de carrière. Il est facile de considérer que c'est une transaction pure et simple. Henri, lui, décide que puisque Josette "voulait arriver: il la ferait arriver."²⁶

Ayant décidé que tout est comédie dans la vie, Henri, qui est rédacteur en chef de L'Espoir, un journal gauchisant, fréquente, pour aider Josette, des milieux réactionnaires, malgré les conseils de Vincent qui s'était battu à ses côtés dans la Résistance, et les reproches de Nadine. Ces derniers se rendent bien compte de la contradiction morale que représente l'amour d'Henri pour une ancienne collaboratrice, une

²⁵
Ibid., p. 277.

²⁶
Ibid., p. 293.

femme dont les vues politiques sont à l'opposé de celles de Perron. S'il décide d'en faire à sa tête, et sans se soucier des critiques, c'est parce qu'il a compris, grâce à ses expériences avec Paule, son journal L'Espoir, et Dubreuilh, que quoiqu'on fasse dans la vie, on ne peut échapper à la critique des autres. Son amour est une révolte puérile contre l'engagement sincère (symbolisé par la publication dans son journal de l'article sur les camps en Russie), en faveur d'un engagement qu'il sait lâche d'avance; une révolte donc contre ses responsabilités envers la collectivité.

Son amour et son association avec une clique réactionnaire ont cependant des conséquences qui l'obligent tout de même à choisir: alors qu'il pensait pouvoir échapper, dans la débauche, aux problèmes de conscience, il doit décider si oui ou non il fera un faux témoignage pour sauver Josette du malheur.

Le choix n'est pas aussi facile qu'il le croyait:

...d'un côté, il y avait Josette et de l'autre des scrupules de conscience [E.] De toute façon, ça ne profite guère, la bonne conscience. Il l'avait pensé déjà: autant se mettre franchement dans son tort. Voilà qu'on lui offrait une belle occasion de dire merde à la moralité: il n'allait pas la manquer.²⁷

Cette nécessité de faire un choix l'oblige à se rendre compte

27

Ibid., p. 476.

qu'il est impossible dans son cas, qui est celui d'un homme intelligent, d'un intellectuel et d'un moraliste, d'échapper aux problèmes de conscience, de nier ses responsabilités envers les autres, de se préoccuper seulement de son salut personnel.

C'est en pleine connaissance de l'immoralité de son acte qu'il donne son faux témoignage, après lequel il s'éloigne de Josette. Il s'est résigné à mentir pour la sauver, parce qu'il l'aime et la veut heureuse, mais en même temps son mensonge lui a fait perdre le goût de continuer sa liaison.

Quelque temps après il renoue ses relations avec Nadine, qu'il avait brièvement fréquentée au début du roman.

Victime de la guerre qui lui a volé son bonheur en la personne de Diégo, Nadine est une jeune fille menée par ses complexes. La mort de Diégo qui "lui avait donné impétueusement son amour: son premier, son unique amour"²⁸ lui a enlevé toutes ses espérances:

Elle se consume de ne plus savoir faire confiance à quelque chose, à quelqu'un, avec folie, avec excès, comme il est normal à moins de vingt ans.

[...] La guerre a volé sa jeunesse à cette fille.²⁹

Avec Diégo, elle se sentait utile, nécessaire à quelqu'un.

28

Ibid., p. 28.

29

Annie Besse, "Les Mandarins, E. d'Astier et les prêtres-ouvriers", La Nouvelle Revue Critique, 7e année, no. 61 (janvier 1955), p. 132.

Afin d'oublier son malheur, elle saute de lit en lit avec tous les hommes qui lui tombent sous la main. Elle saoule Perron pour se livrer à lui, afin de "faire connaissance"³⁰.

Durant leur voyage au Portugal Henri est tenté de soulager le désarroi de Nadine, mais son expérience avec Paule a refroidi son enthousiasme. Il sait que Nadine a besoin de lui:

Il aurait fallu la serrer plus fort et lui dire: "Moi je te rendrai heureuse." En cet instant, il en avait envie: une envie d'un instant d'engager toute sa vie. Il ne dit rien. Il pensa brusquement: "Le passé ne se recommence pas; le passé ne se recommencera pas."³¹

Il a peur de s'engager envers une femme, de se donner: il a peur d'être accaparé de nouveau. Alors qu'il n'hésite pas à prodiguer ses conseils à Lambert ou Vincent, il n'ose pas s'occuper du bien-être de Nadine: "il avait appris à ses dépens que venir en aide à une femme, c'était toujours lui concéder un droit; du moindre don, elles faisaient une promesse; il se tenait sur la défensive."³²

Agacée par le détachement de Perron--Anne, sa mère, a remarqué qu'après ses rencontres avec Henri, Nadine "était

³⁰ Simone de Beauvoir, Les Mandarins, p. 56.

³¹ Ibid., p. 96.

³² Ibid., p. 155.

plus hargneuse que de coutume;"³³—, la jeune fille le laisse tomber pour se jeter d'abord dans les bras d'"un type formidable"³⁴, un "homme"³⁵, Lachaume, et ensuite dans ceux de Lambert.

Sans vouloir accaparer un autre partenaire, Nadine est à la recherche d'un absolu, d'un autre Diégo, d'un homme qui puisse la rendre heureuse en lui faisant sentir de nouveau qu'elle est nécessaire à quelque chose.

Lambert ne tarde pas à l'exaspérer aussi, car leur tentative de s'aimer confirme ce qu'elle pressentait depuis toujours: "il ne sera jamais un homme."³⁶

Comme elle, Lambert est une victime de la guerre car son père, un collaborateur, lui a probablement fait perdre sa fiancée, Rosa, abandonnée aux mains des Allemands. Le jeune homme cherche à guérir sa déception en se faisant une vie avec Nadine. Cependant, sa personnalité est trop faible: il croit qu'il doit se surpasser pour plaire à Nadine, il n'ose pas être lui-même. Anne le remarque: "on aurait dit qu'il essayait par soubresauts maladroits de s'arracher à sa peau, mais elle collait à son corps."³⁷

³³
Ibid., p. 162.

³⁵
Ibid., p. 179.

³⁷
Ibid., p. 215.

³⁴
Ibid., p. 179.

³⁶
Ibid., p. 203.

Tout en cherchant à plaire, il est incapable de dire à Nadine qu'il a besoin d'elle, et ils finissent ainsi par se séparer.

Henri et Nadine se retrouvent après avoir essayé leur échec respectif--elle, auprès de Lambert; lui, auprès de Josette--et elle triche sur les dates pour qu'il lui donne un enfant et l'épouse.

Perron se marie parce qu'il a envie de rendre Nadine heureuse et de la délivrer ainsi de ses complexes; mais il n'ose pas lui révéler qu'il l'a épousée par choix, plutôt que par obligation morale et très vite leur ménage offre l'équivalent d'un "cercle vicieux"³⁸: Nadine croit qu'il ne l'aime pas et qu'il ne l'a épousée que parce qu'il s'est senti obligé de le faire--elle garde donc ses complexes, que seul un homme qui lui ferait savoir qu'il l'aime pourrait effacer--; Perron, lui, n'ose pas parler parce qu'il croit qu'elle se sentirait humiliée de savoir qu'elle ne l'avait pas trompé.

Une de leurs dernières conversations dans le roman nous laisse espérer qu'ils arriveront à former un couple à l'intérieur duquel tous les deux seront heureux, car il se force à lui parler et à lui révéler ses pensées. Il veut la convaincre qu'il l'aime librement, mais il ne sait pas

38

Ibid., p. 540

si leur conversation franche l'a convaincue; cependant, il sent "que quelque chose en elle avait fléchi."³⁹

En fait, Simone de Beauvoir ne garantit pas un avenir heureux à ce couple, mais elle nous montre Henri et Nadine en route vers le bonheur: tous les deux semblent commencer à se comprendre, à se faire confiance et surtout, à se sentir libres l'un en face de l'autre. Leur amour, parce qu'il paraît en voie de réussite, est le seul dans le roman qui montre un peu d'optimisme de la part de l'auteur.

Tournons-nous maintenant vers la grande histoire d'amour du roman, vers l'amour impossible d'Anne et de Lewis.

D. Aury a eu raison d'écrire, au sujet de leur relation:

Tout y est, la brusque et déchirante révélation, l'émerveillement de la première nuit, le grand feu du bonheur, la cendre des séparations, l'angoisse des silences, les alternances de l'espoir et du doute, l'ambiguïté des retours.⁴⁰

Anne Dubreuilh, l'héroïne principale du roman, relate, exclusivement de son point de vue, son aventure américaine, qui ne peut être comprise qu'à la lumière du mariage l'unissant à Robert: c'est ce mariage qui a permis à Anne de se retirer de l'existence, de vivre en marge de la vie.

Robert pourrait presque être son père. Il est facile

³⁹
Ibid., p. 570.

⁴⁰ Dominique Aury, op. cit., p. 1083.

de faire des rapprochements entre le couple qu'ils constituent et celui formé par Pierre et Françoise dans L'Invitée: leur relation est ouverte, tous les deux s'aiment profondément, Robert participe pleinement à la vie de son temps, tandis qu'Anne s'en est retirée. Alors que Robert s'engage dans la politique et la littérature, Anne, qui l'a épousé parce qu'il avait réussi à lui faire oublier l'angoisse qu'elle ressentait face à l'existence et parce qu'elle l'aimait, se sent, après vingt ans de mariage, inutile, malgré sa carrière de psychiatre et le fait qu'elle a élevé une fille, Nadine.

En fait, Robert a été sa seule raison de vivre, et elle est découragée de sentir que le nid qu'elle s'est construit et dans lequel elle a vécu toute sa vie ne lui garantit pas une existence heureuse. Alors qu'elle pensait échapper à la solitude en joignant sa vie à celle de son mari, elle se rend compte qu'elle est toujours aussi seule: tout en l'aimant profondément, Robert se dévoue exclusivement à la politique et au métier d'écrivain.

Au début du roman, Anne est en train de sombrer dans l'indifférence, et c'est un peu dans l'espoir de démentir sa réputation de femme "distante et austère"⁴¹ qui se promène dans la vie "avec des gants de chevreau glacé"⁴² qu'elle ne

41

Simone de Beauvoir, Les Mandarins, p. 37.

42

Ibid., p. 61.

retire jamais, qu'elle se lance dans une expérience pénible avec Scriassine. Expérience pénible, parce que sa tentative d'amour physique n'exprime pas un engagement sincère: elle s'y livre pour se prouver que sa vie n'est pas finie, plutôt que par désir. De plus, reconnaissons qu'elle est mal tombée, en choisissant Scriassine: celui-ci est un homme plein de complexes qui cherche à se libérer de ces derniers en dominant grossièrement Anne dans le lit.

L'expérience tentée avec Scriassine la convainc qu'il est "trop tard"⁴³ pour échapper à sa vie rangée, et c'est sans regrets qu'elle se résigne à vieillir.

Quand elle s'en va en Amérique pour assister à un congrès de psychanalyse, elle le fait en se disant:

C'était sans doute une folle imprudence d'aller m'égarer au monde des vivants, moi qui m'étais fait un nid sous les myrtes: tant pis! Je cessai de me défendre contre cette joie qui montait.⁴⁴

La joie qui monte, c'est la joie de la femme qui a entrevu la possibilité, par ce voyage, de sortir de la tombe dans laquelle elle s'était retirée. Anne est mûre pour une aventure, on la sent prête à s'ouvrir au monde, car en quittant la France, son mari, sa fille, son travail, elle quitte sa vie rangée.

⁴³
Ibid., p. 78.

⁴⁴
Ibid., p. 216.

Elle rencontre Lewis Brogan pour la première fois à Chicago, et après avoir passé une journée avec lui, elle se laisse émouvoir par un baiser manqué qu'il essaie de lui donner lorsqu'ils se quittent.

Une semaine avant de quitter l'Amérique, elle décide de meubler les souvenirs de sa visite avec un homme, au risque de s'exposer à "un sérieux vague à l'âme"⁴⁵ lorsqu'il faudra le quitter.

C'est alors que le lecteur voit le mieux combien Anne a soif d'une expérience masculine... n'importe laquelle: elle téléphone d'abord à Philipp [sic] Davies--elle sait qu'il désire avoir une aventure avec elle, mais tout de même, elle ne le connaît que superficiellement--et lorsqu'il dit ne pouvoir la rencontrer, elle repense à Brogan qui lui avait déclaré en la quittant, "Je ne veux pas penser que je ne vous reverrai jamais."⁴⁶ Lui accepte, et ce soir-là elle se couche "toute émue de penser qu'un homme [l'] attendait pour [la] serrer contre son coeur."⁴⁷

Il faut donc reconnaître qu'elle n'a pas l'intention de s'engager pleinement dans une relation amoureuse. La

⁴⁵
Ibid., p. 308.

⁴⁶
Ibid., p. 308.

⁴⁷
Ibid., p. 311.

façon dont elle s'est consolée du refus de Philipp (de venir passer quelques jours avec elle)--en s'offrant à Lewis--démontre en fait qu'elle ressent non pas une attraction irrésistible mais plutôt un besoin d'amour né de ce dépaysement. Cette liaison qu'elle projette n'est pas du tout une tentative pour se libérer, c'est une tentative de distraction, une parenthèse dans sa vie. Anne se sent trop en sécurité dans son nid parisien pour courir le risque de le perdre. Elle est comme un de ces vieux prisonniers qui, ayant vécu si longtemps en prison, ne désirent plus être remis en liberté. Brogan sentira très vite comment sa compagne envisage leur relation, et c'est finalement à cause de l'attitude d'Anne qu'ils décideront de ne plus se revoir.

Elle n'a pas l'intention de s'engager pleinement, mais elle est assez sincère pour le reconnaître. Peut-être aurait-elle pu prolonger son aventure américaine en mentant, peut-être n'a-t-elle parlé que parce qu'elle s'est rendu compte que les humeurs de Lewis dissimulaient de l'hostilité envers elle et qu'il valait mieux aller au-devant de ses reproches. Toujours est-il qu'elle explique presque immédiatement à son amant qu'elle n'abandonnera jamais sa vie parisienne. Certainement, à partir de ce moment-là, Lewis sera un peu en faute, car il cherchera quand même à retenir Anne, et il la fera revenir aux Etats-Unis par deux fois; mais c'est Anne qui a fait irruption dans la vie de

Brogan, c'est elle qui consciemment--un psychiatre, une femme de quarante ans, ne peut pas plaider l'innocence dans ce domaine, et Anne ne le fait pas--c'est elle qui pour des raisons, comme nous l'avons expliqué, principalement égoïstes, a engagé leur relation; à elle donc de se retirer de cet amour, si elle sent qu'il devient trop fort.

Elle ne s'en retire pas, car Lewis a fait plus que la distraire, il a ressuscité la femme en elle:

Son désir me transfigurait. Moi qui depuis si longtemps n'avait plus de goût, plus de forme, je possédais de nouveau des seins; un ventre, un sexe, une chair; j'étais nourrissante comme le pain, odorante comme la terre.⁴⁸

Il n'est pas difficile d'imaginer combien cette expérience bouleverse Anne qui, après Scriassine, avait renoncé complètement à la vie. Mais même alors que la liberté, avec Lewis, est à sa portée, elle ne peut pas abandonner sa vie de résignée: elle retourne à Paris, après un sursis de deux semaines, sans se demander si c'est là vraiment ce qu'elle veut faire. Elle refuse donc de refaire son existence: "Là-bas, à Paris, ma vie m'attendait, ma vie que j'avais bâtie pendant vingt ans et sur laquelle il n'était pas question de me poser de question."⁴⁹ En fait, nous ne souhaitons pas qu'Anne

48

Ibid., p. 319

49

Ibid., p. 329.

quitte son mari, mais en éclairant l'attitude de son héroïne, comme elle le fait, Simone de Beauvoir s'attaque ici, encore une fois, à la résignation de la femme qui reste avec un homme non pas par choix, mais par habitude, qui refuse d'exister pour elle-même, et se condamne ainsi à la souffrance.

De retour à Paris après ce premier voyage en Amérique, Anne continue à vivre en marge de la vie: alors que les lettres de Lewis se font de plus en plus implorantes, alors que Robert la laisse libre d'agir comme elle le veut, Anne refuse de combler la distance qui la sépare de Lewis et qui rend leur amour si douloureux. Elle est libre de choisir, mais elle refuse de reconnaître sa liberté. Cette attitude, face à la vie, pourrait être caractérisée par la formule employée par Anne à propos de Nadine et Lambert: "Eux cependant, ils auraient pu faire de leur amour un bonheur; je m'irritais de leur maladresse."⁵⁰ Les autres sont libres d'aimer, Anne ne l'est pas. Pourquoi? C'est tout simplement qu'elle s'entête à se dire que sa vie est finie: "'Jamais nous ne nous rejoindrons [...] il n'y aura pas de printemps."⁵¹

Anne manque de courage non seulement face à sa

50

Ibid., p. 347.

51

Ibid., p. 404.

propre existence, mais aussi dans sa relation avec Brogan. Elle se dit retirée de la vie, mais elle refuse d'écrire à Brogan pour lui dire d'abandonner tout espoir de l'aimer. Vis-à-vis de Brogan, cette inaction est lâche et égoïste.

Il n'est pas étonnant que Lewis se montre surtout rancunier lors de la deuxième visite d'Anne: il se rend bien compte qu'Anne mène deux vies, celle de Paris et celle de l'Amérique, et nous ne pouvons pas lui reprocher de se sentir un peu exploité. Elle refuse de venir s'installer à plein temps avec lui, se proposant plutôt de venir le voir une fois par année. Certes, Lewis se montre égoïste car il n'accepte pas que les séparations soient aussi douloureuses pour lui que pour Anne, mais reconnaissons qu'Anne a beaucoup plus de torts: elle croit pouvoir se "retrouver dans la peau d'une femme amoureuse et aimée"⁵² une fois par an, tout en conservant son nid à Paris. Elle veut aimer sans faire de sacrifices, sans renoncer aux avantages qu'elle a accumulés pendant plus de vingt ans. Elle continue donc de vouloir un amour gratuit.

En vain, une dernière fois, lors de leur voyage en Amérique Centrale, Lewis demande à Anne d'abandonner Robert, de refaire sa vie en Amérique. La réponse d'Anne, "l'amour

52

Ibid., p. 420.

n'est pas tout"⁵³, amorce le dénouement de leur relation: se rendant compte qu'il n'aura pas gain de cause, Lewis essaie, sans succès d'abord, de se détacher d'Anne; elle, de son côté, commence à sentir leur relation changer.

Pour la première fois depuis qu'ils se connaissent, l'acte sexuel paraît à Anne comme une "gymnastique [...] baroque et frivole, incongrue"⁵⁴, et elle s'aperçoit aussi que Brogan ne lui dit plus qu'il l'aime. Avec raison, elle a la sensation d'être utilisée; Simone de Beauvoir éclaire parfaitement ici la sensibilité de la femme en ce qui concerne les relations physiques entre les deux sexes. Anne a raison de se sentir utilisée, elle l'est. L'homme en général--Brogan est à cet égard très représentatif--aime plus librement que la femme, et ne voit pas de contradiction à prendre une femme pour son seul plaisir quand il ne l'aime plus aussi intensément.

Brièvement, la cote de leur amour remontera à Chicago, avant le départ d'Anne, alors que Lewis se reconnaît incapable de se détacher de sa compagne. Cependant, cette deuxième longue séparation qu'Anne impose au couple prépare l'échec final de sa tentative d'aimer, une fois par an, en

53

Ibid., p. 435.

54

Ibid., p. 439.

vacances.

De retour à Paris, elle reconnaît l'absurdité de sa situation car Robert n'a pas besoin d'elle, tandis que Brogan, croit-elle, est prêt à partager sa vie avec elle:

...dans tous les domaines qui comptaient pour Robert, je ne lui étais d'aucun secours; en face de ses vrais problèmes, il était toujours seul. Là-bas il y avait un homme qui avait faim de moi, j'avais ma place entre ses bras, ma place qui restait vide: pourquoi?⁵⁵

Lorsque finalement elle décide de retourner en Amérique, prête à consacrer une plus grande partie de son temps à Lewis, celui-ci reste froid: l'attitude indifférente qu'il avait vainement essayé d'afficher lors de la dernière visite d'Anne, est maintenant une attitude qu'il adopte et conserve avec plus de succès; et c'est avec intérêt que nous notons comment Anne, qui considère Lewis comme sa dernière chance, essaie de s'accrocher à leur amour mourant, ainsi que Paule l'avait fait dans sa liaison avec Henri. Il y a deux différences majeures cependant, entre son comportement et celui de Paule.

Anne est psychiatre, elle a constaté la détérioration de l'amour entre Paule et Henri. C'est sans doute pour ces raisons, qu'à l'opposé de Paule, elle reconnaît qu'une relation entre deux êtres peut changer. Lorsque

55

Ibid., pp. 497-498.

Lewis choisit de suivre une partie de base-ball plutôt que de lui parler, au lendemain de son retour en Amérique, lorsqu'elle l'entend bâiller dans le taxi alors qu'il devrait, s'il l'aimait, l'embrasser, elle ne cherche pas à se dissimuler que leur amour n'est plus aussi fort qu'auparavant, exactement à l'inverse de Paule.

Anne se distingue aussi de Paule par les souvenirs qu'elle garde de son aventure: alors que Paule, 'guérie' par Mardrus, accuse simplement Henri, Anne reconnaît ses torts dans sa relation avec Brogan, et chérit le souvenir de leur amour: "Notre histoire m'avait coûté bien des larmes; pourtant pour rien au monde je n'aurais consenti à l'arracher de mon passé."⁵⁶

Paule refusait de voir la vérité, Anne la perçoit. Toutes les deux cependant se rejoignent lorsque--consciemment ou inconsciemment--elles essaient de se mentir à elles-mêmes, en se disant que l'amour subsiste encore dans leur relation.

Instinctivement, Anne pense d'abord que c'est peut-être ses nouveaux vêtements, et son nouveau parfum, qui sont la cause de la mésentente: "'C'est à cause de cette drôle d'odeur, de ces soieries; il n'y a qu'à tout recom-

56

Ibid., p. 535.

mencer: je porterai le tailleur de l'année dernière...⁵⁷
 Elle se reprend bien vite, car elle se rend compte qu'elle est en train de se dissimuler la vérité. Aurait-elle suivi cette pente, elle aurait agi comme Paule qui s'obstinait à s'habiller en mauve, parce que c'était la couleur de ses gants lorsqu'elle rencontra Henri pour la première fois.

Anne se plaît aussi à jouer la comédie avec Lewis, devant les amis qui les attendent à leur villa; et elle se laisse même prendre au jeu: lorsqu'ils se couchent ce premier soir dans leur nouvelle maison, elle croit que leur amour est en train de renaître parce que Brogan a envie d'elle⁵⁸.

Paule aussi croyait conquérir son partenaire dans le lit. Non sans difficulté, Anne apprend à ne pas trouver de preuves d'amour dans la gentillesse de Lewis. Elle se fait à l'idée qu'il est inutile qu'ils se revoient et, finalement, tous deux se quittent très amicalement.

Le retour à sa vie rangée, à sa solitude, est encore plus pénible parce qu'elle sait qu'elle a manqué, par sa prudence, la chance de se faire une vie heureuse. Près du suicide, elle rejette la tentation de mettre fin à sa vie, en se disant que les autres ont besoin de sa présence.

57
Ibid., p. 513.

58
Ibid., p. 518.

Comme l'exprime si justement Simone de Beauvoir, "son retour au consentement quotidien ressemble plutôt à une défaite qu'à un triomphe"⁵⁹; en effet, nous pourrions penser qu'Anne a finalement choisi librement en refusant le suicide; mais en se donnant autrui pour excuse, elle refuse encore une fois de reconnaître sa propre existence comme indépendante de celles des autres.

Le seul personnage qui semble réellement heureux dans ce roman, c'est Dubreuilh; il est intéressant de noter qu'il est le seul, parmi les protagonistes principaux, à ne pas attacher une grande importance à l'amour. Sa grande passion, c'est la politique, et il semble toujours arriver à surmonter ses déceptions. L'amour est très secondaire pour lui: il aime sa femme, mais il lui reconnaît le droit de se faire sa propre existence, comme il se fait la sienne; et c'est en fait encore une fois l'attitude de la femme qui cherche à se faire un nid à l'abri des intempéries de l'existence, que Simone de Beauvoir condamne ici dans ses héroïnes, Anne et Paule.

59

Simone de Beauvoir, La Force des choses, p. 290.

5. LES BELLES IMAGES

Le roman Les Belles Images, publié en 1966, est le dernier dans l'oeuvre romanesque de Simone de Beauvoir; et donc le dernier ouvrage que nous traiterons dans notre mémoire.

C'est en quelque sorte, parmi celles que nous avons étudiées, l'oeuvre qui présente pour nous le moins de problèmes, non seulement à cause de sa concision, mais aussi parce que les liens amoureux y sont, de notre point de vue, quasi inexistant: la relation entre Gilbert Mortier et Dominique est près d'être une relation amoureuse, mais sans en devenir vraiment une et il faudrait se donner beaucoup de mal pour la considérer comme telle. Quant aux relations régnant entre l'héroïne principale, Laurence, son mari Jean-Charles et son amant Lucien, nous croyons qu'il serait plus juste de les concevoir comme des non-liens, car Laurence ne les entretient pas. S'étant désolidarisée des autres, elle ne peut pas partager leur façon de vivre, elle ne peut pas communiquer et échanger avec eux des sentiments communs.

Ce roman n'est pas un roman à thèse. Il nous fait suivre six mois dans l'existence d'une femme qui découvre à la fin du roman que sa vie est manquée. Laurence ne découvre pas cependant qu'elle est seule responsable de son existence,

qu'elle seule par ses actes la choisit. Les dernières phrases du roman attestent bien le fait que Laurence ne reconnaît pas la liberté que tout être--elle incluse--possède: "Mais les enfants auront leur chance. Quelle chance? elle ne le sait même pas."¹ Elle est un personnage qui évolue, dans le sens qu'elle finit par se permettre de porter un jugement sur les autres, mais elle ne réussit pas à sortir de l'impasse dans laquelle elle est depuis le début du roman. Simone de Beauvoir établit le constat d'une non-existence, mais elle nous laisse libres d'arriver à nos propres conclusions. C'est pour cette raison que nous croyons que l'oeuvre n'est pas didactique, à proprement parler.

Bien sûr, le lecteur pourrait objecter que Les Belles Images sont au moins une dénonciation de la société consummatrice, et plus spécifiquement d'un milieu extrêmement bourgeois et snob. Mais on pourrait répliquer, justement, que la dénonciation est faite par un être qui refuse de participer à l'existence, et que donc, cet être ne saurait nous convaincre sans réserves.

Laissons le dernier mot dans ce débat à Francis Jeanson, qui écrit dans "Une prison de luxe", son article consacré à ce roman: "Ce n'est pas une leçon, ce n'est pas

¹

Simone de Beauvoir, Les Belles Images (Paris: Collection Soleil, Gallimard, 1966), p. 258.

un récit édifiant. C'est la lutte et le demi-échec d'une femme parmi tant d'autres..."².

Considérons d'abord, avant de passer à l'étude des 'liens amoureux', la signification du titre: Les Belles Images. Sur la recommandation de son mari, Laurence a commencé à travailler cinq ans plus tôt, après avoir fait une dépression nerveuse, dans une agence de publicité; sa tâche consiste à inciter les consommateurs à acheter encore plus. Sa carrière est une réussite, mais sa profession a favorisé son détachement des autres, car elle voit tout en images, en clichés, comme les attrape-nigauds qu'elle est payée pour susciter par les affiches publicitaires.

Laurence "se coupe d'une actualité dont l'apparence ne couvre que du vide, pour réarranger, à son gré semble-t-il, les débris qu'elle en saisit."³ Au début du roman elle se protège de l'existence en ne conservant que de "belles images": elle ne lit pas les journaux, c'est son mari qui la renseigne sur tout, elle ne juge personne, et lorsqu'elle se joint aux autres c'est pour ne pas rompre leur comédie. Laurence n'est pas heureuse, elle se demande sans cesse:

² Francis Jeanson, "Une prison de luxe," Le Nouvel Observateur, no. 109(14-20 décembre 1966), p. 42.

³ Irène Pagès, "Le Roman de l'existence et le thème de la séparation dans l'oeuvre de Simone de Beauvoir" (Ph. D dissertation, University of Wisconsin, 1971), pp. 172-173.

"qu'est-ce que j'ai qu'ils n'ont pas?"⁴; mais elle s'efforce d'atténuer l'angoisse qu'elle ressent, face à la vie, en se cloîtrant dans sa prison de luxe, ses illusions.

Certains événements affectant sa vie de trop près bouleversent le calme intérieur qu'elle s'est imposé. Sa mère qui lui a toujours paru victorieuse, est abandonnée par un homme avec qui elle voulait finir sa vie, et sa réaction dépourvue de dignité force Laurence à admettre l'horreur que lui inspire sa mère. Notre héroïne est aussi déçue par son père--qu'elle a toujours choisi de considérer comme un homme sage et heureux--lorsque celui-ci renonce à la "belle image" qu'il présentait pour reprendre la vie commune avec Dominique. Laurence avait été déjà un peu déçue--mais elle se croyait la cause de cette déception--lors du voyage qu'elle avait entrepris avec lui en Grèce; la décision de son père de revenir à une femme qui l'avait quitté en dénonçant sa médiocrité, son manque d'ambition, force Laurence à prendre conscience de la réalité:

Ce n'était donc pas vrai qu'il possédait la sagesse et la joie et que son propre rayonnement lui suffisait! Ce secret qu'elle se reprochait de n'avoir pas su découvrir, peut-être qu'après tout il n'existait pas. Il n'existait pas: elle le sait depuis la Grèce. J'ai été déçue. Le mot la poignarde.⁵

⁴ Simone de Beauvoir, Les Belles Images, p. 212.

⁵ Ibid., p. 253.

C'est cette dernière grande déception qui lui fait comprendre qu'elle a eu tort de s'enfermer dans sa prison et lui fait décider d'exposer sa fille Catherine aux risques d'une relation avec sa précoce camarade de classe, Brigitte.

Cette explication du titre nous donne en fait un bref aperçu du roman; mais l'unique narratrice étant Laurence, cette esquisse du récit est justifiée, car les 'liens amoureux' ne sont décrits que par elle, et sa description reflète donc seulement, durant la plus grande partie du roman, sa vision déformée du monde; et c'est en fonction de cette donnée que nous abordons maintenant ces relations.

A la première page du roman le lecteur est plongé au milieu d'une "party" où l'arriviste, Dominique, "règne avec éclat sur sa cour d'invités."⁶ Arriviste, parce que c'est "à coups de hache, écrasant, écartant tout ce qui la gênait"⁷, qu'elle est parvenue. Sa victoire paraît consacrée par la relation qu'elle entretient depuis sept ans avec un riche technocrate, Gilbert Mortier. De lui, nous savons très peu, excepté qu'il est marié et profite du refus de sa femme de lui accorder un divorce pour ne pas régulariser sa situation avec Dominique. Nous savons aussi qu'il conduit

⁶

Irène Pagès, op. cit., p. 178.

⁷

Simone de Beauvoir, Les Belles Images, p. 98.

une Ferrari--"belle image"--et qu'il n'hésite pas, lorsqu'il en a l'occasion, de rompre avec sa maîtresse, en faveur d'une femme beaucoup plus jeune. Pour des raisons obscures, il s'obstine alors à vouloir faire comprendre personnellement à Dominique que leur relation est bel et bien terminée.

Ce peu que nous savons de lui indique qu'il est sans scrupules, et que certainement il n'envisageait sa liaison avec la mère de Laurence que comme une très bonne entente cordiale. Bien sûr, il essaie de s'innocenter en expliquant à Laurence: "Personne n'est maître de son coeur. Je n'aime plus Dominique; j'aime Patricia: où est mon crime?"⁸ Cela montre seulement qu'il fuit ses responsabilités vis-à-vis de Dominique, en disant qu'il n'est pas le maître de son existence, qu'il est à la merci de son coeur. Il a cinquante-deux ans!

Cette rupture métamorphose Dominique, car le malheur l'enlaidit: elle escomptait finir sa vie avec Gilbert. L'a-t-elle jamais aimé? Il est vraiment difficile de soutenir qu'elle l'a aimé en tant qu'être humain. Sa jalousie dissipe tout doute possible:

⁸
Ibid., p. 135.

Toute ma vie j'ai lutté. Et cette petite conasse, la voilà à vingt ans la femme d'un des hommes les plus riches de France. Elle sera encore jeune quand il crèvera en lui laissant la moitié de sa fortune. Tu trouves ça juste?⁹

Dominique est avant tout matérialiste: elle est plus attachée à la fortune de Mortier, et aux privilèges sociaux que cette fortune peut lui valoir, qu'à son amant, lui-même. A cinquante et un ans, elle a tout misé sur cette relation. La rupture nous intéresse parce qu'encore une fois Simone de Beauvoir illustre le désespoir de la femme abandonnée, qui perd le nid qu'elle s'était fait, et où elle se sentait en sécurité.

Durant le premier mois qui suit la séparation, Dominique garde de l'espoir et, lorsque Mortier lui fait savoir qu'il sera présent à Feuverolles--il a l'intention de lui certifier une fois pour toutes la rupture--elle interprète ce retour comme une preuve d'amour. Elle explique à sa fille que Gilbert en la quittant n'avait agi que par entêtement, sadisme: "Et puis il avait besoin de son temps; de ses week-ends surtout. Mais tu vois: je n'ai eu qu'à insister un peu..."¹⁰ C'est bien sûr un espoir qui ne se concrétise pas, et rappelle les faux espoirs de Paule dans Les Mandarins.

9

Ibid., p. 160.

10

Ibid., p. 125.

La jalousie ressentie par Dominique pour celle qui lui a 'volé' son amant est d'autant plus grande qu'elle apprend que celle-ci est la fille d'une ancienne rivale. De ce fait, Dominique est encore plus convaincue qu'elle est la victime d'un complot: Lucile se serait vengée d'elle en offrant Patricia à Gilbert, et Marie-Claire se serait vengée aussi en acceptant le divorce d'avec Gilbert, afin qu'il puisse épouser la jeune femme. La jalousie, la haine, poussent Dominique à 'contre-attaquer' par l'envoi d'un pneumatique ignoble; ce sentiment d'être la victime d'un complot, cette réaction montrent de sa part un égoïsme bien humain: elle se croit au centre de l'univers et refuse d'admettre que les autres puissent agir sans penser à elle. Laurence relève bien cette attitude de sa mère: "elle a fini par ignorer que les autres existent pour leur compte, qu'ils n'obéissent pas forcément à ses plans."¹¹

Ainsi s'explique aussi la hantise qu'a Dominique de ce que les autres penseront d'elle maintenant qu'elle est une femme abandonnée. Que vont dire toutes ces personnes qui ont les yeux rivés sur elle?

C'est finalement 'pour faire bien' que Dominique reprend la vie avec son ancien mari. Nous sommes obligés

¹¹

Ibid., pp. 175-176.

de reconnaître avec elle qu'"une femme sans homme, socialement c'est une déclassée."¹²: sans doute peu de couples, dans notre société occidentale, refusent-ils vraiment de fréquenter des divorcés, mais beaucoup préfèrent ne pas en avoir parmi leurs amis; on accepte en tout cas le divorcé plus facilement que la divorcée. Le fait que Dominique revient à l'homme qu'elle avait renié, seulement afin de se reclasser dans l'échelle sociale, démontre bien qu'elle ne vit que par ce que les autres pensent d'elle.

Le père de Laurence se prête à cette comédie de "deux époux qui se retrouvent après une longue séparation pour aborder ensemble la vieillesse"¹³ parce qu'il ne veut pas vieillir seul. Il n'y a pas de doute qu'entre eux, malgré la "belle image" qu'ils présenteront réunis, l'amour est inexistant.

Le couple formé par Charles et Laurence présente aussi une "belle image": le mari est fidèle, sérieux, il a une belle carrière devant lui; la femme, tout en étant mère, a réussi dans les affaires; ils vivent à l'aise et ont l'air heureux.

Il est difficile de connaître le point de vue de

¹²

Ibid., p. 250.

¹³

Ibid., p. 251.

Charles dans ce mariage: il ne nous est jamais expliqué. Cependant, nous pouvons nous faire une assez bonne idée de ce qu'une coexistence avec lui peut vouloir dire pour Laurence, car celle-ci nous décrit des incidents qui nous le font connaître un peu mieux.

Jean-Charles est un homme qui paraît matérialiste. Il calcule tout: à combien s'élève la richesse de Mortier, combien il faut dépenser par personne pour les cadeaux de Noël, combien il aurait économisé si Laurence avait écrasé un cycliste au lieu de démolir leur voiture dans le fossé. Une seule chose est essentielle à son bonheur, l'argent; et si leur couple est la "parfaite image du couple qui s'adore encore après dix ans de mariage", c'est parce que Charles "achète la paix conjugale, les joies du foyer, l'entente, l'amour; et la fierté de soi."¹⁴ Cependant, il n'y a pas vraiment de communauté voulue entre les deux époux. Leur solidarité est automatique, routinière; Charles est libre d'imposer toutes ses vues car, jusqu'aux dernières pages du roman, sa femme y consent en refusant de sortir de la solitude mentale qu'elle s'impose. On serait tenté, au début du roman, d'attribuer la responsabilité de cette solitude à Charles, car il semble toujours si catégorique dans ce

¹⁴

Ibid., p. 198.

qu'il avance que Laurence refuse de vivre pleinement leur relation: lorsque Catherine lui demande pourquoi il existe des gens malheureux, Laurence n'ose pas en parler tout de suite à son mari: "Pas ce soir. Il lui fournirait tout de suite cinq ou six explications. Elle veut essayer de comprendre avant qu'il n'ait répondu."¹⁵ Le dénouement du roman indique pourtant qu'il est prêt à faire des concessions à sa femme, car lorsqu'elle affirme son droit d'éduquer sa propre fille, il ne lui adresse guère d'objections.

Nous n'irons pas jusqu'à dire que Charles incarne notre conception du mari idéal. Loin de là! sa vie rangée et calculée est exactement celle que nous voulons éviter; mais l'influence--l'oppression--qu'il exerce sur sa femme ne tirent toute leur force que du refus de Laurence de participer à la vie, à leur relation.

Le bonheur qu'elle désire est là, à la portée de sa main: il lui vient à l'égard de son mari des bouffées de tendresse qu'elle réprime. Ceci apparaît clairement, lors d'une de leurs visites à Feuverolles:

Jean-Charles tisonne le feu, ses yeux brillent [C.] il y a un air d'enfance sur son visage et Laurence sent fondre quelque chose en elle; la tendresse: si elle pouvait l'avoir retrouvée, pour toujours...¹⁶

15

Ibid., p. 31.

16

Ibid., p. 129.

Et pourquoi, se demande-t-on, ne le pourrait-elle pas? C'est parce qu'elle s'est résignée à vivre sa vie telle qu'elle le fait, c'est à dire en se refusant à tout acte authentique.

Laurence refuse de reconnaître sa liberté, et c'est pour cette raison qu'elle ne peut pas aimer. Ainsi, lorsqu'elle se demande: "'pourquoi Jean-Charles plutôt que Lucien?"¹⁷, elle se dit que c'est Jean-Charles parce que le hasard l'avait bien voulu, refusant ainsi toute responsabilité personnelle dans leur mariage.

L'isolement qu'elle s'impose en niant que seuls nos actes font notre existence, condamne aussi sa relation amoureuse avec Lucien. Laurence s'est liée avec Lucien parce qu'il lui a fait ressentir les mêmes émotions qu'elle avait ressenties lorsqu'elle avait connu Jean-Charles: "le feu dans mes veines, et dans mes os cette exquise déliquescence."¹⁸ Comme elle a refusé d'exploiter ce filon de passion avec Jean-Charles, elle refuse de croire à autre chose qu'au hasard dans sa relation avec Lucien, et elle est lasse de le fréquenter après dix-huit mois; il n'en peut être autrement si un amour se bâtit et grandit progressivement alors qu'elle refuse de croire qu'elle peut être heureuse par

¹⁷
Ibid., p. 89.

¹⁸
Ibid., p. 27.

son propre choix.

Sa perspicacité, acquise durant ses cinq années de travail dans la publicité, lui fait observer aussi un peu froidement sa liaison, et c'est peut-être là son tort principal: elle associe tout ce qu'elle perçoit à des affiches publicitaires. L'existence et les autres, ici Lucien, ne sont pourtant pas figés comme des affiches! Lorsque par exemple, elle reconnaît aimer se sentir précieuse sous le regard de Lucien, elle se dit cyniquement qu'elle est en train de se laisser prendre à un jeu, comme un consommateur se laisse attraper par une réclame. Laurence ne pourrait-elle pas plutôt prendre l'admiration de Lucien pour une preuve d'amour? Car enfin, une annonce publicitaire sert à séduire le client, tandis que le regard admirateur de Lucien est une expression sincère de son amour pour sa maîtresse. Alors qu'il est sentimental, elle reste toujours froide et détachée, refusant de considérer qu'elle fait autant partie que lui de la situation qu'elle observe, qu'elle devrait vivre pleinement.

Convaincue qu'elle ne peut pas être émue, elle envie son amant, qui s'accroche et souffre à cause du détachement de Laurence: "Il connaît encore cette fièvre, et le désespoir, et l'espoir. Il a plus de chance que moi."¹⁹ L'amour

19

Ibid., p. 89.

entre elle et un autre est irréalisable, parce qu'elle vit en marge de l'existence: elle refuse de croire en son aptitude à répondre à un amour, en s'obstinant à croire qu'elle est différente des autres.

Elle est forcée d'admettre son incapacité d'exister lorsqu'elle décide, afin d'aérer un peu sa vie, de laisser tomber Lucien. La scène de rupture est menée aussi méthodiquement et arbitrairement qu'une campagne publicitaire par Laurence, qui fait preuve d'une froideur extrême face au désespoir de son amant:

...je ne t'aime plus d'amour [déclare-t-elle].
 (L'ai-je jamais fait? Ces mots ont-ils un sens?)
 Il y a un silence. Le coeur de Laurence bat un peu plus vite, mais le plus dur est passé. Les mots définitifs ont été prononcés. Reste à boucler la scène.²⁰

Et lorsque, justement, Lucien l'accuse de souffrir d'une "frigidité du coeur"²¹, elle ne peut qu'acquiescer, mais elle le fait en se mentant à elle-même: "Ce n'est pas ma faute."²²

Son existence est une non-existence, justement parce que Laurence s'acharne à croire que sa vie est le résultat du destin, du hasard. Elle a abandonné tout espoir de

²⁰
Ibid., pp. 154-155.

²¹
Ibid., p. 156.

²²
Ibid., p. 156.

bonheur personnel, sans toutefois se reconnaître la responsabilité de cet abandon. Le fait qu'elle s'élève contre les autres--son mari, sa famille--pour arracher sa fille aux griffes du psychiatre qui veut 'normaliser' Catherine, indique, comme nous l'avons déjà reconnu, un certain progrès de la part de Laurence. Cependant, c'est un progrès qui n'aboutit pas parce que Laurence refuse de continuer dans cette voie et de tirer des conclusions positives de son expérience: elle refuse toujours d'admettre sa propre liberté, face à la vie.

Incapable d'exister, Laurence est incapable d'entretenir des relations amoureuses. Les liens amoureux, ainsi que Simone de Beauvoir l'avait déjà montré dans Tous les hommes sont mortels, ne peuvent exister qu'entre des êtres égaux, car l'amour demande une réciprocité de sentiments. Laurence, qui s'est placée en dehors de l'existence, souffre d'une infériorité singulière et ne peut de ce fait aimer.

CONCLUSION

Notre étude des romans beauvoiriens a été, pour nous, une expérience frustrante. L'enthousiasme qui était le nôtre lorsque nous nous sommes lancé dans cette recherche, a rapidement fait place à un certain découragement. De Simone de Beauvoir nous ne connaissions, il y a un an, que Le Deuxième Sexe, où l'auteur, en définissant le rôle de la femme, dénonce le mythe de la femme tel qu'il prévaut dans notre société occidentale. Ouvrage théorique qui, aujourd'hui encore, est progressiste, Le Deuxième Sexe ne nous avait laissé que de l'admiration pour son auteur, et nous nous attendions à ce que Mme de Beauvoir demeure une féministe dans ses romans: le roman est une forme d'écrit plus populaire que l'étude philosophique et écrire n'est-il pas s'engager pour l'écrivain existentialiste? Quelle surprise ce fut pour nous de nous apercevoir que la Simone de Beauvoir indignée, révoltée, du Deuxième Sexe, ne faisait pas acte de présence dans ses romans, à l'exception du Sang des autres.

"On ne naît pas femme: on le devient"¹ avait démontré notre auteur dans son étude philosophique publiée en 1949.

¹

Simone de Beauvoir, Le Deuxième Sexe (Paris: NRF, Librairie Gallimard, 1949), t. 2, p. 13.

Dans ses romans elle montre des femmes qui se diminuent, se font non-existantes, sans s'en rendre compte, par leur refus d'assumer la responsabilité de leur vie. Aujourd'hui encore "les femmes, plus que les hommes, éprouvent le besoin d'un ciel au-dessus de leurs têtes"², et Simone de Beauvoir, avec raison, ne cherche pas à camoufler ce besoin. Mais si c'est là une des idées essentielles du Deuxième Sexe, que ne montre-t-elle--si peu serait-ce--que si les femmes évoquées par ses romans n'assument pas leur liberté, c'est aussi à cause de l'endoctrinement qu'elles ont reçu de la société, qui les a "mutilées" en leur répétant qu'une femme est faite pour aimer et être aimée, pour être vénérée: en tant que femme, en tant que mère?

Voici comment Simone de Beauvoir définit l'amour dans Le Deuxième Sexe:

L'amour authentique devrait être fondé sur la connaissance réciproque de deux libertés; chacun des amants s'éprouverait alors comme soi-même et comme l'autre: aucun n'abdiquerait sa transcendance, aucun ne se mutilerait; tous deux dévoileraient ensemble dans le monde des valeurs et des fins. Pour l'un et l'autre l'amour serait révélation de soi-même par le don de soi et l'enrichissement de l'univers.³

L'idéal dans une relation amoureuse serait donc que chacun

² Simone de Beauvoir, La Force de l'âge, p. 375.

³ Simone de Beauvoir, Le Deuxième Sexe, t. 2, p. 505.

aime l'autre dans sa propre liberté et que la relation n'occupe pas une place exclusive, mais plutôt une place complémentaire, dans l'existence des deux êtres qui s'aiment.

Une seule fois, la romancière illustre cet idéal dans une des relations amoureuses qu'elle met en oeuvre: celle que, malgré la fin tragique de l'héroïne, nous avons qualifiée d'heureuse, nous voulons dire la relation d'Hélène et de Jean Blomart dans Le Sang des autres. Il est intéressant de noter que ce roman fut publié quatre ans avant Le Deuxième Sexe: cette conception d'un amour idéal était donc celle de l'auteur bien avant son étude philosophique, mais Simone de Beauvoir a choisi de ne l'illustrer qu'une seule fois dans ses cinq romans, dont trois précédèrent son étude sur la femme.

L'amour de Jean et d'Hélène s'épanouit parce que celle-ci conquiert sa propre liberté en refusant de se recroqueviller plus longtemps sur ses problèmes personnels. L'Hélène du début du roman est semblable aux autres héroïnes romanesques des romans que nous avons étudiés: devant l'homme, elle se veut unique; la relation idéale qu'elle envisage sera exclusive, honorable, et la dispensera vraiment "de toute autre participation à la vie collective."⁴ Sa libération,

⁴ Ibid., t. 1, p. 226.

résultat d'une prise de conscience, qui lui fait comprendre qu'elle ne peut exister en marge de la vie, permet à Blomart de vivre leur relation sans se sentir accaparé, et tous les deux partagent un amour qui est maintenant un complément de leur existence, de leur engagement politique, expression de leur liberté, dans la Résistance.

Leur amour est pour eux une expérience enrichissante parce qu'il est fondé sur l'honnêteté, la réciprocité, et que ni l'un ni l'autre ne vivent que pour cet amour. Leur engagement en dehors de l'amour est réel, voulu. C'est ainsi un amour entre deux êtres égaux, ce qui est inusité pour notre société.

Le point de vue de Simone de Beauvoir, reflété dans sa description des autres liens amoureux, n'est pas pessimiste, mais témoigne d'un réalisme perspicace. Ceci ne contredit pas ce que nous avons avancé plus haut: nous regrettons toujours qu'en nous confrontant avec des situations où l'homme peut apparaître dans le plein exercice de sa liberté, tandis que la femme se place en dehors de l'existence, l'auteur semble essentiellement imputer à la femme la responsabilité de l'échec de l'amour.

Il est une exception que nous devons mentionner, celle de Fosca dans Tous les hommes sont mortels. Mais Fosca, n'étant pas mortel, n'est pas un homme. Nous croyons qu'il incarne plutôt l'attitude habituelle des femmes créées

par Simone de Beauvoir. En effet, à cause de l'élixir qu'il a bu, Fosca est obligé de vivre en marge de l'existence, en dehors de la vie. Contrairement à ses vœux, les joies, les anxiétés, les sentiments des autres, de la collectivité, ne peuvent plus être les siens. L'amour de même, ainsi que nous l'avons montré, ne lui est plus accessible, parce qu'en se plaçant en dehors de l'existence Fosca est devenu un "non-égal". Etant donné que l'amour heureux exige une réciprocité totale qui suppose des êtres égaux, la condition de Fosca lui interdit toute relation heureuse avec les autres. Certaines de ses relations humaines peuvent ressembler à des relations amoureuses, mais nous avons vu qu'elles ne le sont pas.

A part Fosca, cette condition d'inégalité appartient exclusivement aux femmes beauvoiriennes qui, théoriquement, auraient encore la possibilité d'exercer leur liberté, puisqu'elles existent; mais que font-elles?

Simone de Beauvoir nous peint plusieurs types de femme: la grande amoureuse avec Denise (Le Sang des autres) et Paule (Les Mandarins), la femme résignée avec Françoise (L'Invitée), Anne (Les Mandarins), et Laurence (Les Belles images), la "femelle" avec Xavière (L'Invitée), Régine (Tous les hommes sont mortels), et Nadine (Les Mandarins), la femme du monde avec Dominique (Les Belles images).

Toutes ces femmes, en s'emprisonnant ou en essayant

de s'enfermer dans le nid fragile, construit par le lien amoureux, refusent d'exister et ainsi se rendent vulnérables. Elles incarnent pour les féministes l'anti-femme, et pour nous l'anti-être.

Denise et Paule deviennent toutes deux folles parce qu'elles s'obstinent à ne vouloir vivre que pour un grand amour.

Denise essaie de s'engager, en des tentatives politique et littéraire. Mais cet engagement ne peut la sauver, parce qu'il n'en est pas un. Ses tentatives pour se libérer sont malhonnêtes: elle ne les fait que pour fuir... et non pas parce qu'elle désire sincèrement s'engager. Son mari, Marcel, lui, trouve sa liberté; et en l'exerçant en dehors du couple, il finit par trouver le bonheur.

Paule, elle aussi, est vouée à l'échec en ne voulant exister que pour Henri; et son désir d'un amour exclusif, sans égard pour la sensibilité d'Henri, opprime son amant. Nous avons constaté comment son obstination à ne vivre que pour Henri la condamne d'avance. Se serait-elle engagée librement en dehors de leur relation, aurait-elle fait de cette relation un engagement parmi d'autres, elle aurait sans doute pu vivre heureuse; mais en se murant dans son amour, elle renie sa propre existence.

Il nous semble que Simone de Beauvoir aurait pu souligner plus fortement le fait que Paule est ce qu'elle

est sous l'influence d'une société qui lui a appris à vivre pour un homme: Simone de Beauvoir n'insiste peut-être pas non plus assez sur la culpabilité d'Henri qui avait vénéré Paule en déesse au début de leur relation, et qui y renonce après avoir vécu quelque temps avec elle.

Paule reste toutefois la responsable principale de l'échec de leur amour parce que, face à la vie, elle adopte une attitude irréaliste par opposition à celle de Perron. Ils sont deux non-égaux, l'un existe tandis que l'autre refuse d'exister, et de ce fait leur relation ne peut manquer de se dissoudre. Il lui manque cet élément essentiel: la réciprocité.

Françoise incarne, avec sa "vie rangée", la femme résignée: malgré son métier, elle ne vit en fait que pour Pierre qui, lui, existe pleinement. Lorsque son nid douillet est menacé, Françoise finit par annihiler la conscience étrangère de Xavière. L'aventure de Françoise avec Gerbert peut sans doute être interprétée comme une forme de libération de sa "vie rangée", mais le meurtre semble indiquer qu'elle n'est pas prête à souffrir l'intrusion d'une autre femme. Elle défend donc toujours son nid.

Anne, mère de famille et psychiatre, femme de Robert, vit quand même en dehors de l'existence, parce qu'elle ne sait pas s'engager pleinement. Robert, lui, est engagé; et l'amour qui le lie à sa femme ne le détourne réellement pas

de ses autres activités. De là ce sentiment de vide qu'Anne ressent, quand elle se rend compte que son mari (et personne d'autre non plus), n'a véritablement besoin d'elle, et qu'elle est donc obligée de vivre pour elle-même. Elle tente de prendre des vacances amoureuses avec Lewis, mais cette tentative échoue parce qu'elle se réduit à cela: Anne veut se distraire, sans perdre ce qu'elle a accumulé en souvenirs pendant ses vingt ans de mariage avec Dubreuilh. Sans doute son amour pour Brogan est-il brûlant, si son amour pour Dubreuilh s'est refroidi depuis longtemps. Son sentiment de solitude n'aurait pourtant perdu en acuité que si elle s'était engagée réellement, en exerçant sa propre liberté pour vivre, plutôt qu'en se trouvant des excuses.

En ce sens qu'elle est forcée de faire face à la condition qu'elle s'impose, Laurence est une héroïne un peu moins coupable que Françoise et Anne. Cependant, à l'opposé d'Hélène, Laurence se ferme aux conclusions positives qu'elle pourrait tirer de sa prise de conscience, et demeure donc une héroïne vaine, qui refuse d'exister. Son mari, par contre, est engagé pleinement dans son travail (un peu trop exclusivement à notre gré); et leur relation, qui pouvait encore être amoureuse malgré la monotonie causée par les années de mariage, ne pourra jamais s'épanouir puisque Laurence ne reconnaît pas sa liberté. Sa relation avec Lucien est d'ailleurs aussi un échec, parce que son attitude détachée vis-

à-vis de sa vie lui fait croire que cet amour n'a rien à faire avec son existence.

Il est décevant aussi, pour nous, que Simone de Beauvoir se soit totalement interdit tout commentaire philosophique ou féministe. Alors que dans Le Deuxième Sexe elle dénonce le mariage comme étant une institution qui opprime la femme en lui donnant pour rôle celui d'épouse et de mère, tandis que l'homme a celui de conquérir le monde et de défendre le foyer, elle ne fait pas le même genre de commentaire dans ses romans: les seuls mariages qu'elle nous montre sont ceux où la femme est exclue de l'existence non pas à cause du mariage, mais à cause de son refus d'exercer sa propre liberté, d'assumer l'autonomie qui devrait être la sienne. Encore une fois, c'est la femme que Simone de Beauvoir blâme surtout; et comme elle ne nous conte pas l'enfance ni l'adolescence de ses personnages, le lecteur peu au courant des théories féministes de S. de Beauvoir et de ses critiques sur la fausse éducation donnée aux femmes, risque de ne pas reconnaître le vrai coupable: la société. Flaubert s'exprimait plus clairement. Emma Bovary a été "mal élevée", nous le savons si nous lisons attentivement les pages qui évoquent ses lectures et ses rêves féminins.

Xavière, Nadine, et Régine sont des femmes qui misent tout sur la féminité. Toutes trois ont en commun de vouloir être la femme unique pour un autre, pour l'homme à qui elles

sont liées.

C'est grâce à sa jeunesse que Xavière réussit à entraîner Pierre dans une relation qu'il regrettera plus tard, relation qui échoue parce que Xavière veut être la seule à exister pour Pierre, alors que lui refuse de se laisser accaparer. Cette attitude de Xavière voue aussi sa vive amitié avec Françoise à l'échec, car elle la mine au dessous.

Unique femme aux yeux de Diégo, Nadine le perd. Elle cherche alors un autre homme qui puisse lui donner la même raison de vivre: celle d'une relation exclusive. Grâce à sa jeunesse elle séduit Perron. Si les liens qu'ils essaient de former entre eux ne se concrétisent pas au départ, c'est parce que Perron refuse de s'exposer aux responsabilités qu'une relation intime requiert. A la fin des Mandarins, Simone de Beauvoir laisse, croyons-nous, pointer son optimisme en montrant Perron en train d'essayer de rejoindre Nadine, et d'établir solidement leur mariage sur la base d'une vraie réciprocité. Cependant, cet optimisme est réservé, car nous ne savons pas définitivement si Nadine va accepter cette invitation à participer de bonne foi au mariage.

Régine, qui a pour ambition d'être l'unique aimée, a avancé dans sa carrière dramatique un peu grâce à son talent, beaucoup grâce à son corps. Elle aimerait pouvoir nier l'égalité d'autrui avec elle, et c'est pour cette

raison qu'elle saisit l'occasion d'essayer de les dépasser --et donc de nier sa condition--en liant sa vie à celle de Fosca. Ceci est impossible parce que Fosca, comme nous l'avons dit, ne peut pas aimer; mais même si cet amour avait été réalisable, il aurait échoué aussi parce que Régine, sans honnêteté de sentiments (elle est de mauvaise foi), voulait un amour exclusif.

Avec Dominique, S. de Beauvoir nous a offert le portrait pathétique de la femme du monde, de l'arriviste tellement prise par son besoin de conquérir qu'elle est incapable d'aimer. Cependant, en associant son sort à celui des hommes qui peuvent lui laisser espérer un bel avenir, non seulement elle enlaidit ses relations humaines, mais se rend très vulnérable. Quand un homme, tel que Gilbert, la quitte, sa belle image disparaît. L'amour entre eux n'était qu'"image", mais la déception de Dominique est encore plus grande, parce qu'elle ne vivait que pour cette image et ne vivait donc qu'en marge de la vie, qui exige, d'après l'existentialiste qu'est Simone de Beauvoir, un engagement total.

La romancière, dans toutes les relations qu'elle met en oeuvre (à l'exception peut-être de celle entre Dominique et Gilbert), a donné le beau rôle aux hommes, et le rôle ingrat aux femmes. Elle a peint les femmes--à l'exception d'Hélène--telles qu'elle les voyait: abdiquant leur liberté, leur droit d'exister; et par conséquent malheureuses,

souffrantes. Dans toutes les relations amoureuses Simone de Beauvoir, avec raison, condamne l'attitude de ses héroïnes. Nous nous demandons seulement si ces condamnations portées par l'auteur peuvent convaincre ses lecteurs. Cela est une chose de condamner, cela en est une autre d'expliquer pourquoi un être humain s'est diminué; et tous les lecteurs des romans beauvoiriens n'ont pas lu Le Deuxième Sexe.

Simone de Beauvoir, en tout cas, ne semble pas éprouver cette difficulté, car elle écrit dans La Force des choses:

...j'ai décrit les femmes telles que, en général, je les voyais, telles que je les vois encore: divisées [..] Aucune d'un point de vue féministe, ne peut être considérée comme une "héroïne positive". J'en conviens, mais sans m'en repentir.⁵

En fait Simone de Beauvoir, pour des fins strictement littéraires et qui ne s'accordent pas complètement avec la vision de la réalité perçue dans Le Deuxième Sexe, blâme en général uniquement la femme pour l'échec des relations amoureuses, ainsi que pour son propre malheur.

G. Gennari termine son étude sur notre auteur en écrivant:

Simone de Beauvoir est [..] la preuve incarnée de sa propre thèse: une femme peut choisir, accomplir,

5

Simone de Beauvoir, La Force des choses, p. 286.

réussir tout ce qu'elle veut, mais il faut qu'elle le veuille...⁶

Il est regrettable que Simone de Beauvoir ne donne pratiquement de cette aptitude que des contre-exemples dans ses romans. Mais soyons juste: la romancière s'est voulue surtout artiste et a évité pour cette raison le roman à thèse. Aurait-elle eu peur d'une certaine incapacité à masquer la thèse à laquelle, nous le savons, cet auteur tient essentiellement? Se savait-elle trop peu artiste pour pouvoir subordonner la thèse à l'oeuvre? Il nous semble que c'est délibérément que Simone de Beauvoir s'est disciplinée, s'est forcée à nous peindre la femme telle qu'elle est, telle que certaines femmes ne veulent plus être. Sans doute n'a-t-elle pas, comme Balzac, alourdi son oeuvre romanesque de commentaires philosophiques. Sans doute en écrivain, nous a-t-elle livré des romans que nous devons interpréter. C'est en ceci qu'elle se distingue de Sartre qui, lui, a fait de son oeuvre littéraire le véhicule de sa pensée et qui l'a fait ouvertement. Simone de Beauvoir, écrivain-femme, a peut-être été trop timide pour faire de même. C'est cette timidité qui nous a déçu.

Nous sommes naturellement déçu aussi de voir que cet auteur envisage les relations amoureuses entre l'homme

⁶

Geneviève Gennari, op. cit., p. 121.

et la femme comme étant généralement vouées à l'échec, alors que nous aimerions croire que le bonheur dans l'amour est possible, réalisable. Simone de Beauvoir croit sans doute à la possibilité d'un amour heureux, mais elle semble admettre qu'un tel amour ne pourra se réaliser que dans un avenir encore bien lointain. C'est parce que la femme a encore bien du chemin à parcourir que l'égalité des partenaires n'est pas encore possible. C'est parce que la femme possède si peu d'indépendance qu'elle se montre si possessive.

Simone de Beauvoir écrit dans Le Deuxième Sexe:

Pour faire de grandes choses, ce qui manque essentiellement à la femme d'aujourd'hui, c'est l'oubli de soi: mais pour s'oublier il faut d'abord être solidement assuré qu'on s'est d'ores et déjà trouvé.⁷

Un amour heureux est peut-être comme une grande oeuvre d'art. Pour celle-ci, il faut que les deux créateurs soient libres. Cette liberté individuelle est à la base de toute création. Il faut être libre pour pouvoir aimer réellement et la femme du vingtième siècle n'a pas encore conquis cette liberté.

7

Simone de Beauvoir, Le Deuxième Sexe, t. 2, pp. 545-546.

BIBLIOGRAPHIE CHOISIE

1. Ouvrages de Simone de Beauvoir:¹

L'Invitée. Paris: Gallimard, 1943.

Le Sang des autres. Paris: Gallimard, 1945.

Tous les hommes sont mortels. Paris: Gallimard, 1946.

Le Deuxième Sexe. Paris: Gallimard, 1949.

Les Mandarins. Paris: Gallimard, 1954.

Mémoires d'une jeune fille rangée. Paris: Gallimard, 1958.

La Force de l'âge. Paris: Gallimard, 1960.

La Force des choses. Paris: Gallimard, 1963.

Une Mort très douce. Paris: Gallimard, 1964.

Les Belles Images. Paris: Gallimard, 1966.

La Femme rompue. Paris: Gallimard, 1967.

La Vieillesse. Paris: Gallimard, 1970.

2. Etudes consacrées à Simone de Beauvoir:

Descubes, Madeleine. Connaître Simone de Beauvoir.
Paris: Editions Resma, 1974.

Gagnebin, Laurent. Simone de Beauvoir ou le refus de
l'indifférence. Paris: Editions Fischbacher, 1968.

Gennari, Geneviève. Simone de Beauvoir. Paris: Editions
Universitaires, 1958.

1

Ces ouvrages sont classés selon l'ordre chronologique.

Henry, A. M. Simone de Beauvoir ou l'échec d'une chrétienté. Paris: Fayard, 1961.

Hourdin, Georges. Simone de Beauvoir et la liberté. Paris: Editions du Cerf, 1963.

Jeanson, Francis. Simone de Beauvoir ou l'entreprise de vivre. Paris: Seuil, 1966.

Julienne-Caffié, Serge. Simone de Beauvoir. Paris: Gallimard, 1966.

Labat, Joseph. "La Liberté et la mort dans les romans de Simone de Beauvoir." Ph.D dissertation, University of Missouri, 1971.

Pagès, Irène. "Le Roman de l'existence et le thème de la séparation dans l'oeuvre de Simone de Beauvoir." Ph.D dissertation, University of Wisconsin, 1971.

3. Ouvrages partiellement consacrés à Simone de Beauvoir:

Boisdeffre, Pierre de. Les Ecrivains français d'aujourd'hui. Paris: P.U.F., 1963.

_____. Une Histoire vivante de la littérature d'aujourd'hui. Paris: Librairie Académique Perrin, 1964.

_____. Métamorphose de la littérature. Paris: Alsatia, 1963.

Brodin, Pierre. Présences contemporaines. Paris: Editions Debresse, 1954.

Chapsal, Madeleine. Les Ecrivains en personne. Paris: Julliard, 1960.

Maurois, André. De Gide à Sartre. Paris: Librairie Académique Perrin, 1965.

Peyre, Henri. French Novelists of Today. New York: Oxford University Press, 1967.

Vier, Jacques. Littérature à l'emporte-pièce. Paris: Editions du Cèdre, 1963.

4. Articles consacrés à Simone de Beauvoir:

Audry, Colette. "Dix ans après le 'Deuxième Sexe'." La Nef, no. 17 (octobre-décembre 1960), pp. 120-128.

Aury, Dominique. "Personne ne triche." La Nouvelle Revue Française, 2e année, no. 24 (décembre 1954), pp. 1080-1085.

_____. "Votre solidité." La Nouvelle Revue Française, 9e année, no. 97 (janvier 1961), pp. 90-94.

Besse, Annie. "Les Mandarins, E. d'Astier et les prêtres-ouvriers." La Nouvelle Critique, 7e année, no. 61 (janvier 1955), pp. 118-134.

Blanchet, André. "La grande peur de Simone de Beauvoir." Etudes, t. 309, no. 5 (mai 1961), pp. 157-172.

Blin, Georges. "Simone de Beauvoir et le problème de l'action." Fontaine, no. 45 (octobre 1945), pp. 716-730.

Bloch-Michel, Jean. "Simone de Beauvoir ou les intermittences de la mémoire." Preuves, no. 155 (janvier 1964), pp. 66-72.

Bondy, François. "Notes on a lady mandarin." Encounter, XXV, no. 4 (October 1965), pp. 85-89.

Choisy, Maryse. "Psychologie, sociologie et syntaxe des Mandarins." Psyché, 9e année, no. 95 (septembre 1954), pp. 521-533.

Domenach, Jean-Marie. "Une politique de la certitude." Esprit, 32e année, no. 326 (mars 1964), pp. 502-507.

Drell Reck, Rima. "Les Mandarins: Sensibility, Responsibility." Yale French Studies, no. 27 (1961), pp. 33-40.

Ehrmann, Jacques. "Simone de Beauvoir and the related destinies of woman and intellectual." Yale French Studies, no. 27 (1961), pp. 26-32.

Girard, René. "Memoirs of a dutiful existentialist." Yale French Studies, no. 27 (1961), pp. 41-46.

Grégoire, Ménie. "Le prix d'une révolte." Esprit, no. 326 (mars 1964), pp. 488-496.

- Hardwick, Elizabeth. "The subjection of women." Partisan Review, XX, no. 3 (May-June 1953), pp. 321-331.
- Jeanson, Francis. "Une prison de luxe." Le Nouvel Observateur, no. 109 (14-20 décembre 1966), pp. 41-42.
- Merleau-Ponty, Maurice. "Le roman et la métaphysique." Cahiers du Sud, no. 270 (mars-avril 1945), pp. 194-207.
- Nadeau, Maurice. "Les Mandarins par Simone de Beauvoir." Les Lettres Nouvelles, no. 22 (décembre 1954), pp. 883-891.
- Patri, Aimé. "Mme de Beauvoir et le pseudo-marxisme." Preuves, no. 56 (octobre 1955), pp. 94-95.
- Peyre, Henri. "Contemporary Feminine Litterature in France." Yale French Studies, no. 27 (1961), pp. 47-65.
- Rousseaux, André. "Romans à rogner." Le Figaro Littéraire, (6 novembre 1954), p. 2.
- Roy, Claude. "Beauvoir, par Simone." La Nef, 15e année, no. 22 (novembre 1958), pp. 75-78.
- Viatte, Auguste. "Simone de Beauvoir au seuil de la vieillesse." La Revue de l'Université Laval, XVIII, no. 10 (juin 1964), pp. 930-936.
- Vier, Jacques. "Des femmes savantes de Molière à Simone de Beauvoir." La Revue de l'Université Laval, XVIII, no. 7 (mars 1964), pp. 608-626.